

FIGARO ILLUSTRÉ LA CORSE

Par HENRY SPONT



LA SPELUNCA A EVISA

Aquarelle de M. F. CORBELLINI



Ayuntamiento de Madrid

Mo

Brux
plusieur
des pro

Quatr
— les
suisse,
fonder
blir les
auprès
le priam
de leur
de dipl
France,
du Trib
le mouv

La sé
ministre
M. Beer
gnant
quelles
rêve, ré
feu, on
nal Mer
fiste : «
à croir
nité ter
la force

Des c
tance, l
par S. l
invité à

En d
solution
séances
valette,
de la Sc
intéress
à la p
cathol
sur l'o
quante
Unislav
été con
l'Assoc
à son
même
Lincei
Des
momen



Les Chroniques du Mois

Le Mouvement cosmopolite à Bruxelles

Bruxelles a vu s'accomplir récemment plusieurs manifestations qui témoignent des progrès du Pacifisme.

Quatre Ligues catholiques pour la paix, — les ligues française, belge, anglaise et suisse, — envoyèrent des délégations pour fonder une Ligue Internationale, et en établir les statuts. Les délégués insistèrent auprès du ministre belge, M. A. Beernaert, le priant de prendre en mains la direction de leur travail, car, dans sa longue carrière de diplomate, membre de l'Institut de France, de l'Académie Royale de Belgique, du Tribunal de La Haye, etc., il personnifie le mouvement civilisateur d'un demi-siècle.

La séance du Congrès, présidée par le ministre, eut lieu à la salle Ravenstein. M. Beernaert prononça un discours dépeignant éloquemment les étapes par lesquelles a passé une institution traitée de rêve, rêve devenu réalité. On fit la part du feu, on rappela les belles paroles du cardinal Mercier, adressées à la députation pacifiste : « Vous n'obligez pas vos adhérents à croire au règne futur d'une confraternité terrestre, qui rende inutile l'emploi de la force au service du droit. »

Des orateurs se succédèrent. Dans l'assistance, le comte Adam Orłowski, introduit par S. E. le ministre Beernaert, qui l'avait invité à prendre la parole.

En dehors des questions du jour, une solution d'ordre à part s'imposait. Aux séances préliminaires des délégués, M. Lavalette, homme de lettres distingué, membre de la Société Pacifiste de Lyon, et qui s'était intéressé en Italie, en Suisse, en Belgique, à la propagation de l'internationalisme catholique, avait été engagé à s'entendre sur l'organisation d'un concours de cinquante mille francs, dont un programme Unislave avait été doté. Le concours avait été confié à l'Académie française, puis à l'Association Internationale des Académies, à son président, le sénateur Blaserna, en même temps président de l'Académie des Lincei de Rome.

Des influences triplices entravèrent momentanément l'action, mais l'idée avait

été accueillie avec sympathie, et ce fut une raison de succès. Elle alla de pair avec les efforts des Ligues de paix, pour débayer des voies d'accommodement, et ramener l'attention sur la gravité des circonstances par un tableau de péril, qui fit une salutaire réaction.

Constatons dans le retentissement un résultat pratique ; car nous ne pouvons nous dissimuler le changement de décor, l'allure de conciliation d'outre-Rhin, depuis 1906, quand commença la campagne de publicité, et l'infusion des idées du comte Orłowski dans les salons, dans les clubs, dans les Académies et la jeunesse des Universités, par l'extrême popularité qu'eut la lettre au Concile russe, et son programme Unislave.

Dès la publication en Russie, puis en France, l'affaiblissement des démonstrations hostiles et des velléités belliqueuses de la Prusse se dessina et cette immixtion dans les affaires du centre de l'Europe contribua à démasquer des manèges de plus en plus inquiétants. Le cri d'alarme fut suivi d'un revirement politique, et de l'offre d'une Constitution aux provinces annexées. La démission du chancelier Bulov, infatigable instigateur des menées de la Triplice, inspirateur du voyage de l'empereur d'Allemagne à Tanger, et auparavant de son apparition en Palestine, vint ajouter à l'impression d'apaisement. Dans la suite, les textes se répandent victorieusement, et par l'imprévu de l'attaque, par une logique impitoyable, amènent à composition l'esprit exalté de l'impérialisme allemand, à de salutaires mesures les joueurs de la partie adverse, enfin à des réflexions, les spectateurs intéressés à la partie.

En effet, si, dès 1905, Berlin crut devoir faire un premier pas pour se mettre en coquetterie avec Paris, ce qui a duré jusqu'à Agadir, invitant Réjane et les artistes français, leur réservant de chaudes ovations, voyant avec satisfaction les fils de Guillaume II rendre hommage au tombeau de Napoléon, — organisant en 1909 des expositions françaises dans les Palais impériaux, — résultat dont on ne peut que se féliciter, en France, l'attention attirée par Orłowski sur l'armée et la direction générale se traduisit dans l'interpellation du député Driant sur le Haut Commandement et les influences secrètes : « Il faut que le pays

connaisse les causes qui font passer les ordres de certain organisme occulte avant les intérêts de la patrie » ; enfin les spectateurs de la partie engagée confirmèrent la nette perception de leurs intérêts à Agadir, par les discours Asquith et Lloyd George à la Chambre des Pairs. Le *Daily News* a considéré comme folie en Allemagne de se méprendre sur l'unanimité contre les prétentions de Berlin. Cette sympathie française, prônée par le diplomate polonais en Angleterre, en Autriche, en Italie, en Hollande, en Belgique, par l'expansion de ces brochures, nous reporte à un article du *Figaro Illustré* du mois d'avril intitulé *Le Génie des Germains*. Le comte Orłowski y marque la position défavorable que donne à l'Allemagne son ambition de conquête et son hakathisme à l'égard de la Pologne ; il précise les alliances naturelles qui incombent à notre pays avec les États libéraux, comme égide mutuelle du progrès contre la violence et recherche les garanties du Continent dans l'esprit humanitaire hérité de Washington et Lafayette.

La tradition à laquelle se rattache le programme Unislave prend corps en Europe.

Ces considérations désignent le comte Orłowski comme un homme d'État traitant habilement les chances d'une guerre qui paraissait inévitable et les dirigeant dans le sens de la paix. Il y relie la nécessité d'un rapprochement de la Pologne avec la Russie, en dicte le programme dans sa lettre ouverte au Concile russe et le soumet à l'arbitrage des sommités de l'intelligence par son concours international.

La question, dans son côté théologique, a été débattue récemment à un Congrès d'évêques des pays slaves, à Velegrad, sous la présidence du prince évêque d'Olmütz, Mgr Bauer. On y discuta la possibilité d'une union des Églises latines et grecques. Des représentants du Sacré Collège ont prouvé la sollicitude qu'attache la Curie romaine à cette manifestation. Depuis quelques années, l'auteur de la Lettre au Concile russe avait reçu des lettres et des témoignages de sympathie de LL. EE. les cardinaux Mercier, Vaszary, Kopp, Ferrari, Morganti, Capocilatro, Rishelly Maffi et une bonne partie de l'Épiscopat.

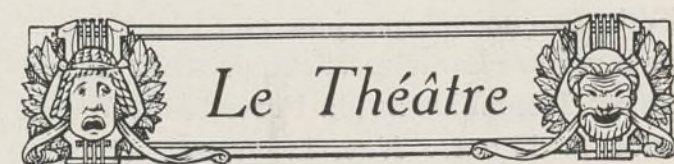
Au Congrès, le porte-voix de la France a été le Père d'Herbigny, dont l'ouvrage sur Solovieff, traitant magistralement de ce

précurseur du catholicisme en Russie, a eu un succès mérité. Un mouvement d'opinion y discréditait le précédent cabinet dont les mesures ont restreint les droits religieux et civils accordés aux peuples inféodés à l'Empire russe.

L'esprit de notre siècle, qui établit l'expansion puissante des ligues en faveur de la Paix, démontrée dans la conférence du ministre belge, M. Auguste Beernaert, doit nous faire augurer favorablement du Congrès de la Haye, que nous attendons en 1915.

A l'initiative de S. E. le cardinal Mercier, dont on connaît l'influence dans le monde politique et littéraire, reviendra une grande part des résultats.

Les obstructions intéressées de ceux qui se sentent convaincus de mauvaise foi sont mises à jour, alors que le Bien fait son chemin, lentement, mais avec sûreté. Le moment est proche où triompheront avec éclat les idées de justice qui font la force du pacifisme méconnu. CH. LÉONARD



Le Théâtre

L'un des endroits les plus agréables où passer ses soirées en été est, sans contredit, la Comédie-Française. Il ne faut pas croire que les représentations estivales y soient sacrifiées. Bien au contraire, plusieurs, parmi les plus éminents sociétaires, ont tenu à rehausser ces spectacles de tout l'éclat de leur concours et nous avons eu d'inoubliables représentations d'*Œdipe*, d'*Hernani* et d'*Horace* avec M. Mounet-Sully ; même lorsque le programme est assuré par la jeune troupe, les représentations ne présentent pas un moindre intérêt, la Maison de Molière possédant actuellement une pléiade de jeunes comédiens capables de conserver au répertoire tout son attrait et toute sa saveur.

Parmi ceux-ci, il en est dont la valeur est définitivement affirmée. M^{lle} Yvonne Liffand, qui tient seule et sans rivale l'emploi des ingénues, devrait depuis longtemps déjà être sociétaire. Son interprétation d'*Agnès*, de l'*École des femmes*, qu'elle n'avait pas jouée depuis la mort de Leloir, fut pour nous comme une nouvelle révélation. Naïve sans niaiserie, sensible sans lar- moiement elle réalise l'ingénue idéale : nous

sentons à travers sa diction, ses regards, ses silences, l'éveil de l'âme d'Agnès; tous les tâtonnements, tous les progrès, toutes les lueurs de son esprit, nous deviennent perceptibles. On ne saurait rêver une plus parfaite identification du personnage et de l'interprète. M. Joliet avait eu le désir de jouer Arnolphe. Cette interprétation n'amoindrirait ni n'illustrerait sa carrière. Son Arnolphe est correct mais réduit, rapetissé, Nous ne touchons pas au fond de l'âme du personnage que Leloir réalisait si bien, chevauchant le tragique et le comique.

M^{me} Dussane, a elle aussi, mérité de conquérir le grade suprême; elle restitue aux soubrettes de Molière un entrain, une jeunesse et un gaité qui leur faisaient défaut depuis trop longtemps. Il semble — tant sa conviction et sa franchise sont parfaites — que son rire émane d'elle aussi spontanément que celui qu'elle provoque dans le public. M. Jean Worms, le fils du regretté comédien, a fait les plus intéressants débuts: il a de l'élégance et de la prestance; sa voix est claire; sa diction souple, ferme et juste. Il deviendra vite un grand jeune premier comme nous n'en avons pas eu depuis longtemps. M. Grandval a évolué avec bonheur vers l'emploi comique.

Enfin, ne terminons pas ces lignes sur la Comédie-Française sans rendre hommage au talent de M. Siblot, qui en quelques années s'est haussé au rang des plus grands artistes de la Maison; car comment appeler autrement l'interprète également parfait de Bartholo, d'Argan et de Chrysale, rôles aussi divers que redoutables?

Un à un, — plus tard que les autres années à cause de la chaleur accablante, — les théâtres ouvrent leurs portes; il en est qui ont bravement affronté cette canicule prolongée et intensive: le Grand-Guignol, grâce à ses pièces tragiques qui ont procuré aux spectateurs le bienfaisant frisson qu'ils souhaitaient tant; le Palais-Royal, qui vient de faire une éclatante réouverture avec *La Cagnotte*, jouée par une troupe d'une homogénéité et d'un entrain parfaits, en tête de laquelle M. Charles Lamy qui atteint les limites de la finesse et de l'observation dans la bouffonnerie; la Renaissance, avec le si amusant et curieux *Jimmy*; le Châtelet, avec l'immortel *Tour du Monde en 80 jours*.

Le Vaudeville ouvre avec une pièce de Félix Duquesnel que joue aux lieu et place de la pauvre Lantelme, l'exquise comédienne qu'est Monna Delza; la Porte-Saint-Martin avec *la Femme Nue*, la grande et belle œuvre de M. Henry Bataille qui succède à l'ironique et incisive comédie de M. Lavedan, et l'Ambigu, passant du *Docteur Goudron* à la *Petite Roque*, va du terrifiant à l'horifique.

Aux Bouffes-Parisiens, M. J.-J. Frappa a fait revivre, en une très habile, très pittoresque et très émouvante évocation de l'époque révolutionnaire, la curieuse et attachante physionomie du *Baron de Batz*; un vif succès a couronné à la fois le talent d'auteur dramatique de notre excellent confrère et le début de M^{me} M. Frappa qui a révélé en cette œuvre le plus intéressant tempérament de comédienne.

En dernier lieu, heureuse réouverture de l'Athénée avec *M. Pickwick*, transposition fort réussie du roman de Dickens; MM. G. Duval et R. Charvay ont conservé dans leur comédie toute la saveur et tout l'attrait de l'*humour* fameux de nos voisins, sans exclure un entrain et un mouvement scénique bien français, et il serait injuste de ne point louer la rare homogénéité de l'interprétation, M. Gorby en tête, et l'art exquis de la mise en scène.

JEAN MANÉGAT.

La Mode

La Mode, cette chose imprécise, indécise, si puissante pourtant, nous tient sous sa séduction. Nous ne pensons qu'à elle aux plus importantes étapes de l'année, et à chaque changement de saison la question banale circule sur toutes les lèvres de femmes: que sera la Mode?

Voilà l'écueil. Tout ce qui est « à la Mode » ne peut convenir à notre ligne, à notre allure, à notre personnalité; tout ce qui est « à la Mode » n'est pas élégant, harmonieux, « comme il faut ». Nous devons savoir et pouvoir faire une sélection.

Actuellement, si la plupart des créations de nos couturiers sont remarquables et vraiment intéressantes, on peut dire que « tout est à la Mode » — sauf la crinoline, bien qu'on en parle! Mais la robe hindoue et la robe persane, les savantes draperies des bayadères et la somptuosité de l'Orient sont en vogue comme beaucoup d'excentricités. Résumons: n'importe quelle idée extraordinaire, pourvu qu'elle soit inédite, sensationnelle, se trouve à la Mode, parce que celle-ci dédaigne plus que jamais la banalité, le « déjà vu »: c'est le secret de sa force et de sa diversité.

Aussi les imaginations donnent-elles libre cours aux inventions les plus fantaisistes! Où ne nous entraîneraient-elles pas, sans quelques couturiers qui défendent avec un esprit très parisien, le bon sens et le goût parfait?

Pour ne citer que Laferrière, que de choses charmantes ne lui devons-nous pas? En voilà un habile à contenter, à séduire les plus difficiles! Vous savez que ses « fidèles » se laissent guider par lui les « yeux fermés... » Dans ces conditions, l'examen détaillé de ses modèles est, à chaque saison un régal.

Elles passent toutes sous nos regards charmés, ces robes si jolies, — depuis le



« ÉLÉGANCE D'APRÈS-MIDI »
ROBE Marquise bleue rebrodée or, dessin égyptien, enroulée d'un grand volant de Venise plat. Venise au corsage.
Création de LAFERRIÈRE (Cl. Félix).

petit trotteur de velours de laine jusqu'à la robe d'après-midi de soie croisée, et aux robes du soir toutes constellées de perles. M'arrêterai-je à celle-ci en liberty turquoise que voile une longue tunique de tulle sur laquelle se détachent des fleurs ombrées aux reflets de jais, de cristal et d'or? Donnerai-



TAILLEUR lainage fantaisie blanc moucheté noir.
Col et parements de velours noir. Boutons de métal.
Création de GREEN (Cl. Henri Manuel)

je la préférence à ce Venise dont les délicats rinceaux se découpent sur du velours noir? ou à ce damas bleu Sèvres et blanc que des volants de dentelles viennent alléger?

Mais un conseil de M. Bonnaire, l'aimable directeur de la Maison Laferrière, arrête bien vite toute hésitation. C'est lui qui, d'un mot, donne au modèle sa destination *vraie*. Quel sens de l'harmonie fait tout à la fois d'intention et de tact!...

L'impression générale des nombreuses créations de cet hiver est le mélange de la fin de la Restauration avec un peu de Directoire. On essaie bien, de plusieurs côtés, le style Louis XVI, dont on obtient des choses ravissantes, mais la robe droite et le fourreau nous semblent jusqu'ici conserver leur prépondérance.

Un succès qui ne fait aucun doute est celui de la fourrure: on en mettra partout, jusqu'aux souliers et aux manchettes des gants, en garnitures de chapeaux... aux manches des parapluies! Nos réticules seront coupés en de précieux pelages et nos manchons, énormes, accompagneront de larges écharpes qui nous envelopperont comme de confortables mantelets.

La fourrure rase, fine, se remet en double dans les somptueuses vitchouras, mais seulement à la partie supérieure qui protège le buste. Le manteau n'en est donc pas alourdi, et la frileuse est à l'abri des intempéries prochaines. Un modèle exquis du genre est en damas double face: « tête de nègre » reversible en noir à larges dessins roses. Une hermine démouchetée double la partie supérieure, borde le col et les manches longues et ajustées. Un petit carrick à trois étages laisse deviner le ton rose de la doublure.

Les étoiles demanderont encore à tous les renards la richesse de leur toison: renards

noirs, blancs, bleus, argentés. La taupe est la belle fantaisie de la saison. La petitesse de sa peau permet de la travailler de mille façons; aussi, loin de la maintenir dans les emplois secondaires, étoles et manchons, la transforme-t-on en longues redingotes, en manteaux aux dessins variés, rayures, chevrons, festons, etc. C'est une amusante concurrence aux reflets moirés du caracul, très en vogue aussi, seul, ou mélangé au délicat breitschwanz.

Bien qu'on ait provoqué le retour du boléro et de la jaquette aux basques fuyantes, le grand manteau reste, en pelletterie, la forme préférée. Il est aussi garni de longs effilés de soie, de passementerie, et par le mélange des fourrures, il donne les plus charmants effets.

Le skungs est moins employé, mais on apprécie le pékan au poil long et soyeux, aux tons fauves et chauds rappelant ceux de la zibeline; sa solidité est égale à celle du skungs, ce qui n'est pas à dédaigner.

La fourrure! Nous en rêvons toutes des premières fraîcheurs. Puis, il faut avouer que Green, sur ce chapitre comme sur tous les chapitres d'élégance, achève de nous tenter... Pour ses créations faites de coquetterie somptueuse et de luxe délicat, nous ferions des folies!

A sa ligne si nette, à sa coupe impeccable, nous demandons aussi le petit « trotteur » cher à nos courses matinales, le « tailleur » d'après-midi et les robes de velours adoucies d'hermine... A son génie du « flou » les manteaux du soir et les longues robes souples, aux tissus impalpables! Du flou! Chez Green! Ce fut une surprise!... Je vous le conterai quelque jour par le menu.

Voici donc nos silhouettes parées de précieuses fourrures, dépouilles de toutes les races domestiques ou sauvages, communes ou rares, pendant que nos chapeaux s'enorgueillissent des mille parures de la gent ailée. Depuis le coq et la pintade jusqu'à l'autruche et au paradis, tous sont sacrifiés pour nous faire belles.

Malgré les ligues de protection pour les animaux, jamais ceux-ci ne souffrirent davantage de notre besoin de plaire, et de la fantaisie des couturières et des modistes.

Les longues plumes d'autruche sont moins « pleureuses », mais leurs brins, de longueur plus grande que nature, tomberont en frange. L'amazone ondulera de nouveau, grande, riche et frisée et de hauts plumets se tiendront droits et hardis sur des formes rappelant les shakos du premier Empire.

Les aigrettes restent les reines au milieu de cette multitude d'ailes, de touffes, de panaches qui nous envahissent. Rien ne saurait remplacer la grâce de leur légèreté, la richesse de leurs brins si minces, si fragiles et si souples, et s'élançant avec tant d'assurance.

Nous avons vu de petits chapeaux complètement garnis de plumes; des toques faites de la dépouille bleue du canard ou de celle d'un noir velouté du merle de Corse; des ailes élargies y sont posées debout ou couchées; les aigrettes de lophophore tranchent sur la simplicité de certains feutres mais les grandes formes ne sont jamais trop garnies et on les couvre à profusion de ces merveilleux plumages qui représentent parfois une fortune!

La Parisienne est vraiment toute contradiction, plus elle se fait délicate et fine, plus sa silhouette s'imprécise, plus le moindre de ses luxes devient ruineux...

Mais qu'est-ce qui nous tient au cœur sans sacrifice?

LAURENCE DE LAPRADE

e est
tesse
mille
s les
as, la
s, en
ures,
sante
acul,
é au

r du
ntes,
e, la
ongs
ar le
plus

s on
eux,
ceux
celle
r.
dès
ouer
tous
nous
quet-
nous

pec-
trot-
s, le
s de
e du
gues
Du
Je
enu.

pré-
s les
unes
nor-
gent
qu'à
rifiés

les
rent
t de
stes.
sont
s, de
mb-
nou-
plu-
des
nier

ilieu
de
n ne
reté,
fra-
tant

com-
ques
u de
orse;
t ou
hore
atres
trop
ces
par-

atra-
plus
e de

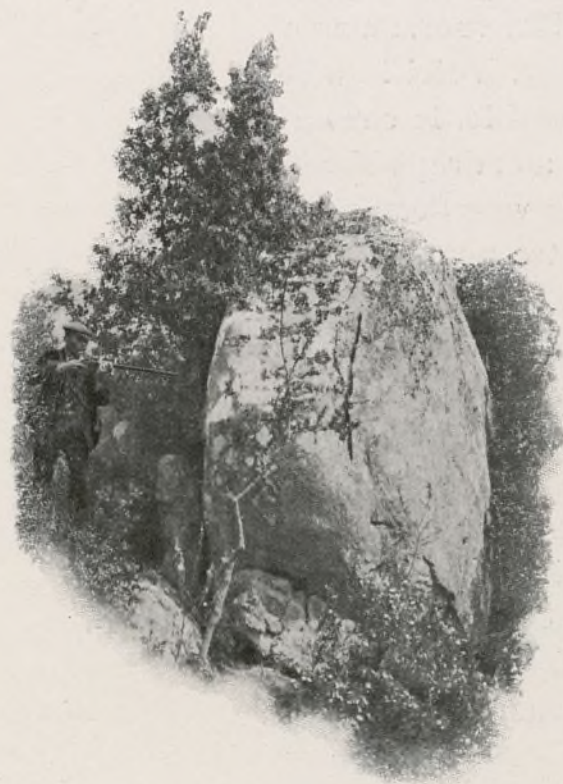
œur



Les Chênes-liège, Aleria

La Corse

Par HENRY SPONT



Dans le maquis

Le renom des paysages dépend moins de leur réelle beauté que de leur situation sur la carte du monde. Tant de merveilles éprouvées sollicitent la curiosité des touristes que seuls peuvent prétendre au classement les lieux de tout repos désignés par leur proximité, leur confort, leur facilité d'accès. Plutôt que de courir le risque du gîte sordide, de l'étroite patache, de la cuisine au grailon, des mille disgrâces propres à compromettre ou à ruiner le plaisir escompté, la foule préfère renouveler l'aventure moyenne qui lui vaut, à des prix honnêtes, la dose de pittoresque jugée suffisante. Elle se conforme ainsi à son destin, qui est d'obéir, d'attendre, de suivre. Le temps lui est trop chèrement mesuré pour qu'elle puisse calculer, comparer, combiner par elle-même. Elle délègue à des spécialistes le soin de l'habiller, de l'émouvoir, de l'amuser. Couturiers, critiques, barnums s'acquittent de cette tâche avec un zèle grassement rétribué. Ces intermédiaires sont devenus indispensables. Ils connaissent les goûts de la clientèle, dont ils sont à la fois les maîtres et les serviteurs. Ils écartent délibérément tout ce qui pourrait la surprendre, la gêner dans ses habitudes, lui imposer un effort.

Ils ignorent la Corse.

Le peu qu'ils en savent, à travers les légendes et les récits, leur enjoint de négliger ce pays sauvage, dangereux, qui ne saurait figurer sur le programme des villégiatures bourgeoises ou mondaines. Leur méfiance est légitime, conforme aux intérêts de leur négoce. La Corse est la dernière province française qui se garde encore de la vulgarité, la seule qui soit restée fidèle à ses traditions, la seule qui ait échappé, jusqu'à ce jour, aux atteintes des afficheurs,

architectes, ingénieurs, truqueurs et autres vandales autorisés. Elle est aujourd'hui ce qu'elle était hier, ce qu'elle sera, souhaitons-le, demain. Paoli la reconnaîtrait à l'indomptable fierté de ses enfants, comme Napoléon la reconnaissait à l'odeur de son maquis. La Corse — département français, île méditerranéenne, — est un miracle de beauté libre, extravagante et fine. Elle est un enchantement, un parfum. La Corse est réellement divine.

Elle est divine, parce qu'elle a conservé, en dépit des hommes, son visage d'autrefois, sa parure éblouissante, sa jeune grâce, parce que sa prodigieuse variété d'aspect se confond dans cette harmonie sublime qui apparaît à notre entendement borné comme la splendeur même de l'au-delà. Etonnam-



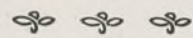
La baie d'Ajaccio



Ajaccio (Cl. Cardinali)

ment multiple, la Corse est une. Si elle pouvait rappeler d'autres paysages, ce serait à la Grèce qu'il conviendrait d'apparenter cette île méditerranéenne, — je le répète à dessein, — dont la Providence a fait, pour notre joie, un département français. Mais à la Grèce avec les Pyrénées, l'Algérie, la Provence. Car la Corse est tout cela, et quelque chose encore. Oui, c'est la Grèce qu'on évoque au bord des golfes bleus, sous les falaises rouges empourprées par le couchant, et la sagesse antique coule en aphorismes des lèvres des vieillards, patriarches silencieux qui ressemblent, à cause de leur barbe blanche, au père Hugo.

Napoléon, Hugo! Ces demi-dieux dont on retrouve à chaque pas le nom ou l'image! Étonnez-vous après cela qu'une pareille terre soit sacrée.



Pourquoi donc, avec des éléments si rares, la Corse est-elle restée en dehors de ce qu'on appelle le mouvement? Pourquoi donc, à une époque où les moindres coins sont mis en valeur, la Corse n'a-t-elle point tenté l'initiative des entrepreneurs soucieux de renouveler leur affiche, la curiosité des mondains fatigués des pèlerinages monotones?

Les causes de cet abandon sont multiples. Elles tiennent d'abord à sa situation. Regardez la carte. La Corse est mal placée : trop loin du continent pour participer au rayonnement de la métropole, trop près pour fournir une escale aux grands courriers maritimes. Elle n'existe pas, elle n'est sur aucune route, on ne l'atteint pas, ou bien on la dépasse. On n'en parle jamais, on n'y pense jamais. Parmi les milliers d'hivernants qui promènent leur ennui annuel sur la côte d'azur sue par cœur, combien savent que Calvi est à

six heures de Nice? Et Calvi, c'est la Corse...

Deux autres considérations achèvent d'isoler l'Île de Beauté que ses propres enfants appellent avec raison : l'Île abandonnée. Les voici dans l'ordre : manque de confort, insécurité. Je ne retiendrai que la première.

Évidemment la Corse n'est pas aménagée en vue du tourisme tel qu'on le pratique aujourd'hui. Seuls les grands centres, Ajaccio, Bastia et la station d'été nouvellement créée à Vizzavona, en pleine forêt, détiennent des installations conçues d'après le rite moderne. Ceci dit, il faut réagir contre l'opinion universellement admise que le reste de l'île est inhabitable. A défaut des palaces dont l'arrogance choquerait d'ailleurs en ce paradis de belle verdure — un arbre, c'est plus beau qu'une maison — les points essentiels sont pourvus d'hôtelleries fort décentes, tenues par des gens honnêtes et courtois, qui, exerçant le métier en amateurs, savent toujours remplacer l'expérience par la bonne volonté. Les Corses sont naturellement hospitaliers et ceux-là mêmes

qui font profession d'héberger le monde demeurent fidèles aux vieilles habitudes de bon accueil. Quant aux autres, ils en sont encore au temps du père Dumas et de Mérimée. La porte est ouverte à celui qui passe. Entrez, chauffez-vous, buvez et mangez. Voici la table de famille, le couvert, le lit aux draps blancs. On ne vous demandera ni votre nom, ni votre origine, ni la raison de votre présence. L'hôte est sacré. C'est un envoyé de Dieu. Qu'il reste tant qu'il lui plaira sous le toit paternel, et plus tard qu'il donne une per-
sée aux amis de rencontre — qui eux, n'oublient pas. Bannissez donc toute inquiétude concernant le gîte mal-



Le port d'Ajaccio



La baie d'Ajaccio vue d'entre les oliviers

propre, la nourriture exécrable, la dîme prélevée sur les appétits. Sans doute une bande d'affamés tombant à l'improviste dans l'unique auberge d'un pauvre village perdu en pleine montagne, ne devra s'en prendre qu'à elle-même si le tenancier affolé ne présente à sa fringale que les reliefs d'une médiocre pitance. Un télégramme lancé la veille ou le matin, suffira pour faire éclore sur la nappe rude, mais fleurant le thym, la langouste et la bouillabaisse au safran, la truite saumonée et le gigot d'agneau qui constituent les deux formules des menus en ce pays à la fois marin et montagnard.

Quant au gîte, une chambre aux murs passés à la chaux, un lit de fer, un parquet bien ciré. Désirez-vous davantage? Vous souriez, vous croyez que je mens. Vous objectez la saleté. Mais les Corses ne sont pas des méridionaux, ni des Italiens. Et puis, quoi, la Bretagne, l'Auvergne, les petits pays de France éloignés des grands centres, sont-ils donc des modèles? Vous prétendez aimer la nature et vous ne seriez pas capable d'un effort, d'un sacrifice pour la conquérir? Songez que la Corse est belle parce qu'elle est restée sauvage. Le jour où elle sera mise au point, aménagée, truquée, vous pourrez y aller facilement, sans renoncer à vos chères habitudes tyranniques. Mais alors, elle aura cessé d'être belle, elle sera devenue un décor, une attraction, un numéro. Elle ne sera plus la Corse.

Il convient d'ajouter que le tourisme a fait, depuis quelques années, de rapides progrès dans l'île. Stimulés par le zèle des syndicats d'initiative et l'utile propagande du Touring-Club, les indigènes sont pleinement édifiés sur les goûts et les exigences de la clientèle, de plus en plus nombreuse, qui les visite. Ils aiment profondément leur pays et ils sont disposés à tout mettre en œuvre pour en faciliter le séjour à leurs hôtes.

On peut prévoir le jour où la Corse, sans rien abdiquer de sa personnalité qui nous la rend si chère, deviendra en réalité ce qu'elle est seulement, hélas, sur le papier, ce qu'elle souhaite si ardemment de devenir : une terre française.



La grotte Napoléon



Ajaccio. — Monument de Napoléon et de ses frères (Cl. Cardinali)



La maison natale de Bonaparte (Cl. Cardinali)

Car elle ne l'est pas. Sans étudier ici la question, depuis si longtemps soulevée, de son relèvement économique, on peut affirmer que l'insuffisance du réseau vicinal et du réseau ferré, la pénurie et l'incommodité des moyens de transport en rendent l'accès difficile, sinon impossible, aux voluptueux et aux podagres. Les services publics sont plutôt établis en vue des courriers postaux que des voyageurs. Quiconque est seul, limité en ses débours et en son temps, devra se livrer à de savants calculs pour combiner ses moindres déplacements. Il devra s'arracher à son lit dès l'aube, déjeuner sur un coin de table, sous peine de manquer la correspondance ou de rester vingt-quatre heures « en carafe » au coin d'une route, si le pesant véhicule détient déjà son contingent. Encore que rapides et confortables, les automobiles ne desservent guère que les endroits rapprochés des grands centres, les lieux consacrés par la tradition. On frémit à la seule idée de s'enfermer dans le caisson étroit et malodorant des pataches plein à craquer de femmes, d'enfants, de paquets. Ces vénérables guimbardes inspirent le respect mais aussi la crainte. On se demande par quel prodige elles tiennent encore sur leurs ais vermoulus, on souffre de les entendre gémir. Et pourtant elles sont, dans la majorité des cas, une providence.

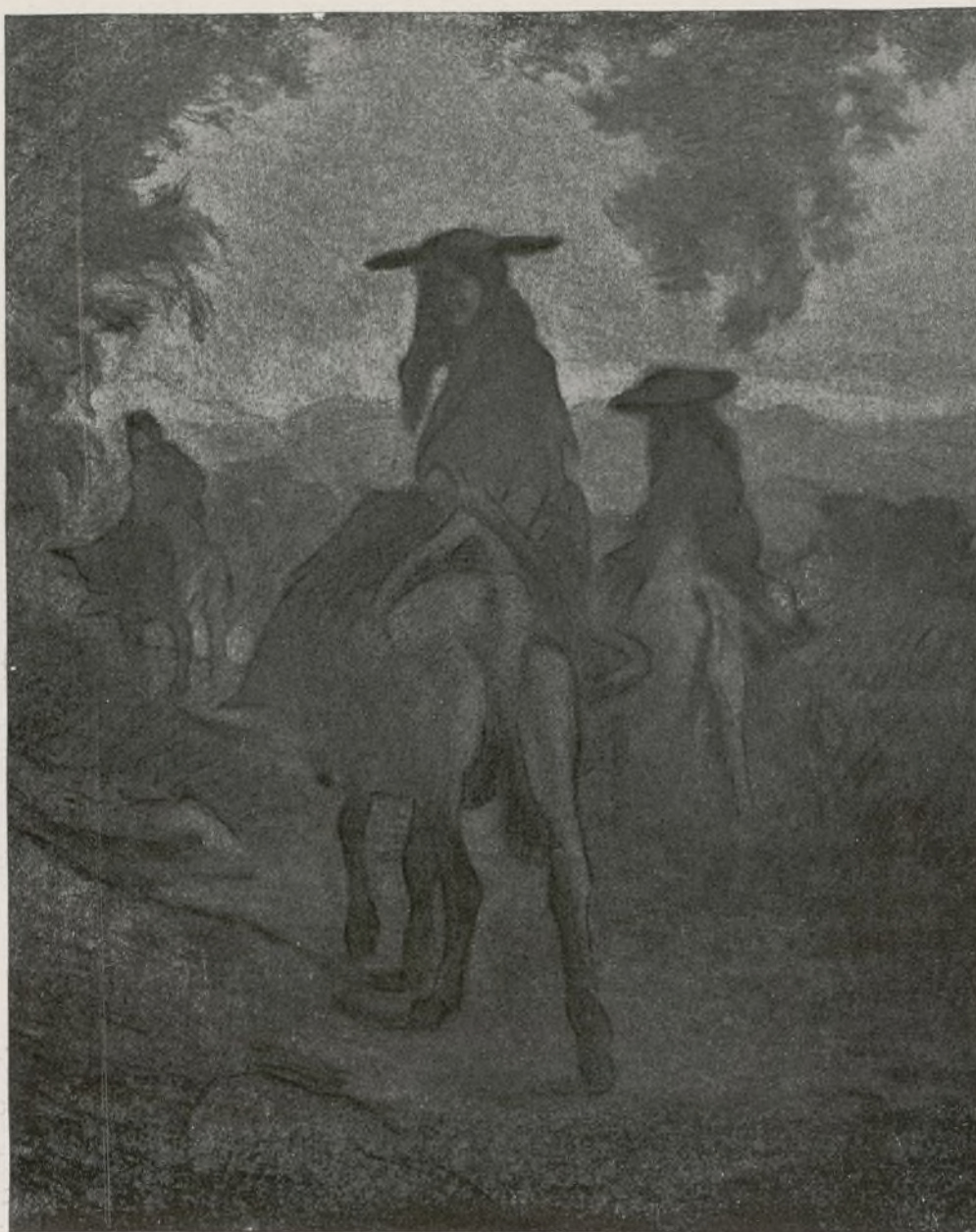
La bicyclette reste évidemment, en Corse comme ailleurs, le moyen de transport économique et simple par excellence. Cependant les routes offrent de telles différences de niveau, elles sont si désertes, que seuls les cyclistes entraînés, équipés, peuvent y circuler avec profit. Reste le cheval, ou à son défaut, le mulet. Voilà le sûr compagnon qui n'a jamais déçu personne. Malgré sa petite taille, ses membres grêles, sa poitrine étroite, le cheval corse est un prodige d'endurance, de rusticité, de douceur. S'il se cabre parfois sous la cravache de l'écuyer enclin à parader devant la galerie, il se montre d'une extrême docilité envers le cavalier qui l'encourage de la main, le flatte de la voix, le traite en camarade. Les bêtes ici sont fières comme les

gens. Elles aiment qui les aime et ne cèdent jamais à la force brutale.

Vous le voyez. Si la Corse est encore loin d'offrir toutes les commodités exigées par le grand tourisme, en revanche elle peut être tenue pour la terre classique du sport. Et ceci, semble-t-il, vaut bien cela.

Présentement la Corse n'est accueillante qu'aux poètes, aux artistes, aux amoureux, à ceux qui l'aiment assez pour la conquérir par leur ferveur. Encore ne se donne-t-elle pas. J'imagine que je ne l'aurais pas sentie un instant si je l'avais parcourue au galop d'une automobile. J'aurais rougi de troubler par des propos vulgaires la sérénité des Calanches, la mélancolie du golfe de Porto. Et je revois le regard courroucé des paysans de Sartène prompts à coucher en joue les monstres trépidants qui ne respectent pas le repos des choses et souillent de leur poussière les fleurs du maquis, du maquis sacré.

Voyager en troupe dans un tel pays c'est attenter à sa dignité, à son orgueil, c'est se priver, volontairement, de jamais pénétrer son âme ombrageuse et délicate. Il faut être seul, ou avec son ami le meilleur, ou avec celle qu'on aime, — et qui se tait. Alors peut-être, si l'on est sage, la Corse parlera. On



Paysannes des environs d'Ajaccio (Dessin inédit de M. F. Corbellini)

Quelle vision peuvent donc rapporter ces gens qui sont toujours restés entre eux, qui ne se sont jamais écartés, qui ne se sont pas laissés baigner par l'atmosphère ? Piètres observateurs, ces écervelés qui ergotent, qui raillent, qui transportent l'argot des coulisses et des bars sur la terre au beau visage calme, parmi les oliviers et les pins, devant les fontaines où les jeunes filles viennent, le soir, emplir leurs amphores !

II

Mais ce n'est pas tout d'affirmer, il faut prouver, montrer les pièces justificatives. Car l'enthousiasme est un sentiment si rare à notre époque, si peu parisien, qu'il doit être justifié, sous peine de passer pour de la « littérature ». Et les artistes savent ce que ce mot de « littérature » représente de parti pris contre toute tentative d'expression libre, tout effort vers la traduction personnelle des idées. Venons

aux détails. Tâchons de noter les plus essentiels, les plus aptes à convaincre, à émouvoir.

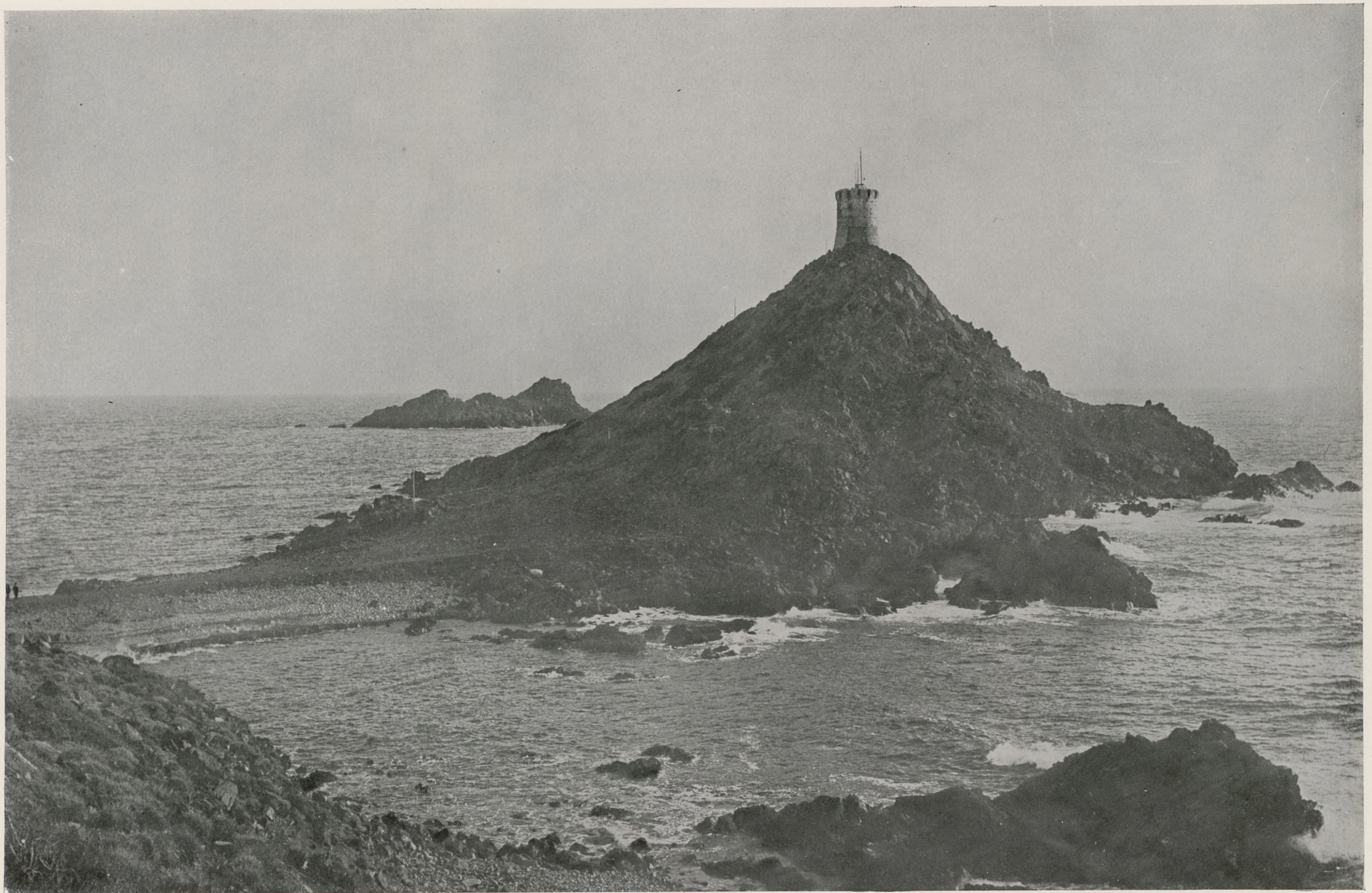
J'ai séjourné un mois en Corse. Un mois, c'est peu et c'est beaucoup. C'est peu pour le globe-trotter qui se pique de ne négliger aucun numéro du programme, pour le



Panorama de Propriano

se diminue, on s'émiette dans la société, on perd sa personnalité, on devient un écho. Une bande de Parisiens en tournée reste toujours, en tout lieu, une bande de Parisiens. Elle est marquée au fer. Elle regarde, juge, discute selon l'esprit de Paris, elle ramène les idées, les images, les perceptions à la mesure de Paris, elle les fausse, les rapetisse, les altère.

pèlerin qui veut s'agenouiller à tous les sanctuaires. C'est beaucoup pour qui sait limiter sa vision à quelques paysages de choix, qui sait ouvrir les yeux — et les fermer. Les fermer surtout. Il m'a manqué le fécond loisir du recueillement qui seul permet la communion totale de l'être avec la nature. J'ai dû rompre l'enchantement trop tôt, en pleine fièvre. Je m'en



LES ILES SANGUINAIRES

Ayuntamiento de Madrid



Propriano. — La diligence de Sartène



Caldarelo. — Un mausolée

excuse auprès des amis de là-bas, déçus dans leur attente.

Ah ! je ne me flatte pas de connaître la Corse. D'abord la Corse n'est pas une réalité circonscrite comme les Pyrénées, la Bretagne, la Provence. La Corse est un monde, petit sans doute par ses dimensions, mais grand par son caractère. Elle contient l'essentiel des aspects figurés par ses traits les plus rares, les plus significatifs : la mer et la montagne, la montagne et la mer. La Corse est une synthèse du beau, un résumé. Je vous défie bien d'y trouver un arbre vulgaire, une prairie banale, une maison quelconque. La Corse est une série de tableaux plaisants ou sévères, délicats ou rudes qui se suffisent à eux-mêmes et qui néanmoins s'embroient, se juxtaposent, se fondent les uns dans les autres en une harmonie parfaite. Et la soudure entre eux est invisible et la transition s'opère naturellement, avec une douceur qui tient du prodige. Non, je ne connais pas la Corse. Je connais des paysages corses, des paysans corses...

Mes amis d'Ajaccio la connaissent bien. Mais ils l'aiment

trop, ils craignent de la trahir. Moi, je ne suis qu'un enfant adoptif. Je suis même venu tard, comme l'autre, au seuil de ses mystères. J'arrivais du continent avec des idées, c'est-à-dire des préjugés.

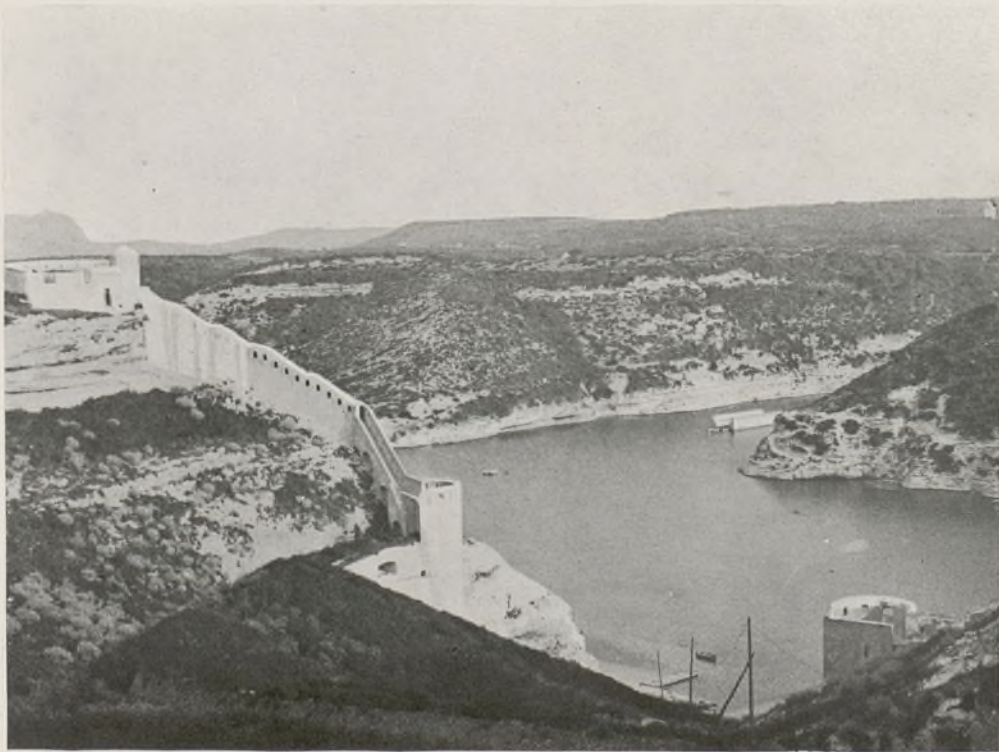
Homme, je fus conquis par la Corse comme je le fus, enfant,

par les Pyrénées. Le second amour ne nuit pas au premier, il le complète. Il est mûri par l'expérience, il n'est chargé d'aucun souvenir. O noblesse, ô beauté simple et vraie... J'ai fait ma prière sur l'Acropole. Que ne puis-je l'écrire à la façon du maître dont nous évoquons la mémoire au cours de nos ardentes promenades ! C'était un soir de printemps, mélancolique et fiévreux. La mer semblait de soie, le ciel

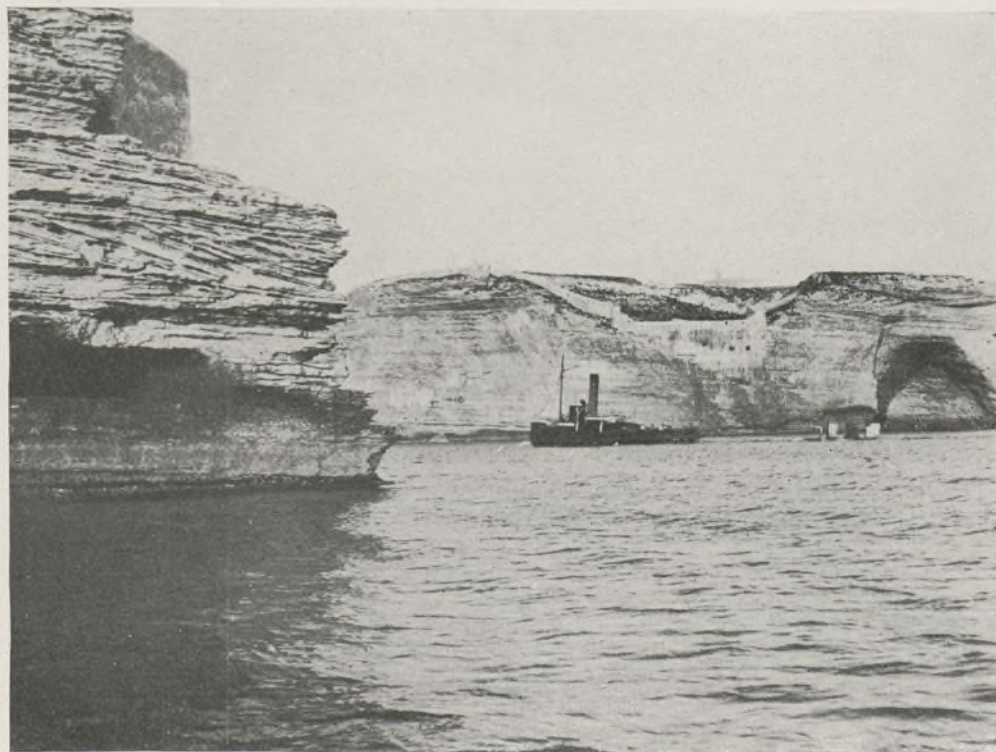


Sartène. — Vue sur la vieille Ville (Cl. L. L.)

de satin, des nuages gris pesaient sur le front des montagnes, au fond du golfe. Dans un palmier, un rossignol chantait avec une pureté d'accent qui clouait à nos lèvres les vers d'Hugo. Moment divin ! Qui était le plus sublime, l'oiseau, le poète ou la nuit ? En quel langage — le chant, le poème ou le silence — palpitaient le mieux, alors, la joie et la peine de vivre ?



Bonifacio. — Le port vu de la citadelle



Bonifacio. — Entrée du port



Vue générale de Bonifacio

Le nom d'Ajaccio vient de glisser sous ma plume. Je l'arrête. Ajaccio n'est pas la plus grande ville de la Corse. Par la densité de sa population, l'importance de son négoce, l'activité de ses rues, de ses comptoirs, de ses bureaux, Bastia l'emporte sur la capitale. Bastia possède, entre autres curiosités, son vieux port qui est incomparable, Bastia travaille. Mais Ajaccio demeure le centre d'attraction, le centre d'élection de la Corse. Pour le public, Ajaccio c'est toute la Corse.

Toute la Corse à cause sans doute de celui qui naquit là, du Corse à cheveux plats qui reste la plus haute, la plus prodigieuse personnification du génie humain. Sa maison est là, on peut la visiter. Sa maison!

Il y a bien du fétichisme dans le culte que nous vouons aux reliques des grands hommes. Il est puéril d'admirer, de proposer à l'admiration tels objets sous prétexte qu'ils appartinrent pendant quelques années ou quelques heures, à un héros. Ce qui demeure d'un héros, c'est son œuvre, son exemple. Cela vraiment est impérissable, cela seul doit nous émouvoir. N'empêche que le témoignage des sens apporte, même aux plus nobles esprits, une certitude, pleine de mélancolie d'ailleurs. Eh quoi! ce sabre est encore là, étincelant, alors que s'est à jamais fermée la main qui le brandit sous la mitraille; cette plume survit aux vers qu'elle traça, et que je sais par cœur!

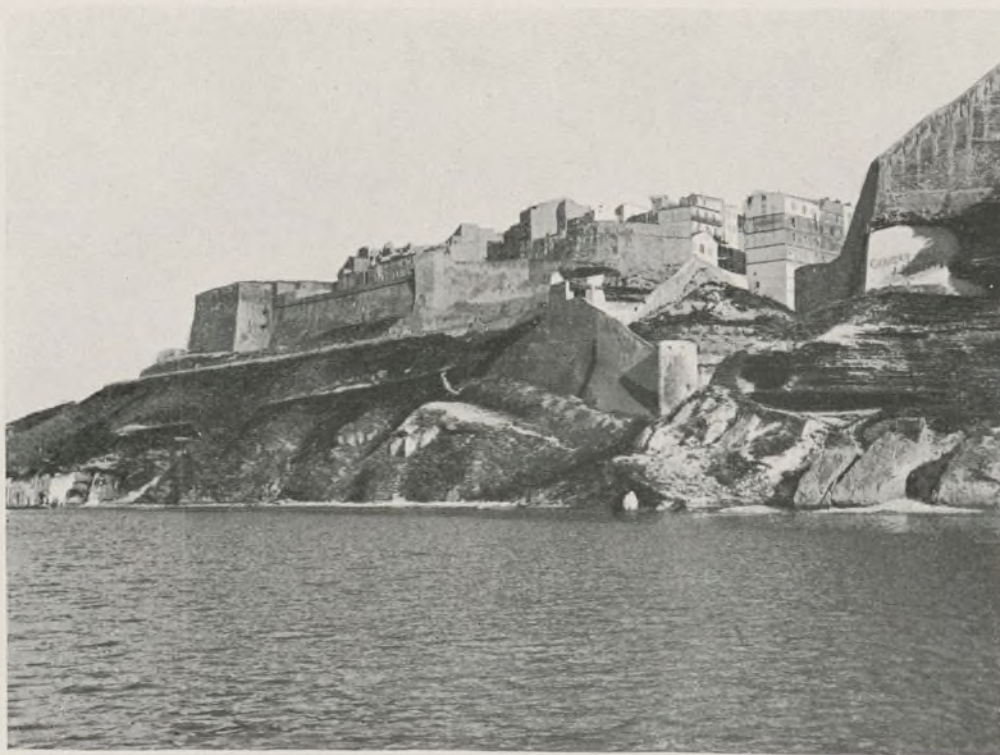
Et pourtant, respectons ces témoins. Ils vivent. Tout est sensible, affirme la sagesse antique. Rien n'est négligeable, proclame Leibnitz. Et notre cher Gérard de Nerval n'a-t-il pas dit :

A la matière même un verbe est attaché.

Ce verbe, ce Dieu caché, il est là, en cette haute maison à peine meublée, silencieuse, intime, fraîche. Elle n'a rien d'un musée où sont assemblées des pièces rares, sous des vitrines. On dirait la demeure de quelqu'un qui est parti précipitamment, et qui va revenir. Tout est resté en l'état entre les murs dénudés. Le gardien qui se présente avec son troussseau de clés est un personnage silencieux, pénétré de sa mission. Il fait les honneurs du logis austère avec une dignité qui exclut le boniment coutumier des cicerones. Il sait bien que les choses parlent d'elles-mêmes, qu'il faut se taire pour les laisser parler. De loin en loin, pour fixer un souvenir, il cite un nom, une date, sans plus.

Il nous montre la chambre d'étudiant au plancher percé d'une trappe, la salle des fêtes, la chaise à porteur de Lœtitia Bonaparte, le canapé où elle s'effondra au moment de sa délivrance. A vrai dire, Napoléon n'a passé ici que ses années d'enfance, il n'y est revenu qu'en passant, au retour d'Égypte, général. Sa maison à lui, c'était l'Europe. Ici, c'est plutôt le berceau, ou, si vous préférez, le nid de l'Aigle. La

Casa Bonaparte vaut surtout par l'atmosphère corse qui règne entre ses froides murailles. Elle évoque le souvenir des luttes locales, des drames intimes, elle explique la genèse de Napoléon, si magistralement contée par l'éloquent et modeste J.-B. Marcaggi, un apôtre. N'empêche qu'elle est, dans son auguste délabrement, autrement émouvante que les palais de l'Empereur. Sa visite s'impose à quiconque veut prendre une forte leçon, se recueillir avant de s'abandonner.



Bonifacio. — La citadelle

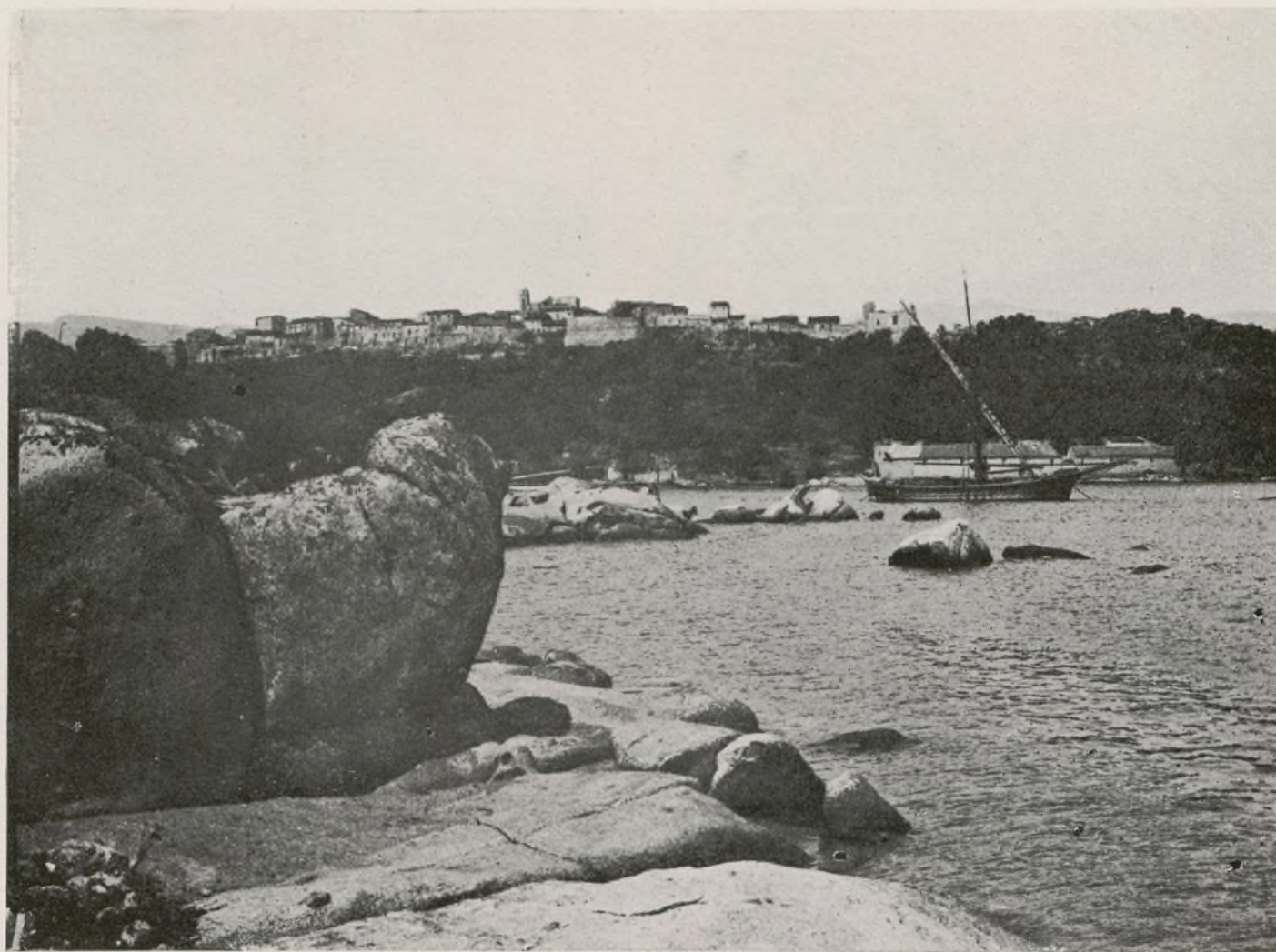


Ajaccio est, de tous les paysages corses, le seul qui soit vraiment classique, le seul qui puisse être opposé aux grands paysages élus par la mode, consacrés par la tradition. Je m'épargnerai donc le ridicule de « découvrir » Ajaccio, et je renverrai le lecteur aux manuels spécialement conçus dans cet objet. Le lieu est trop connu pour que l'impression personnelle d'un passant qui le contempla sous un certain jour prenne quelque

valeur d'information. Ensuite, il y a là-bas un peintre qui a dérobé une à une toutes les couleurs du ciel et de la mer et les a fixées sur la toile avec une fougue si juste, une si sobre maîtrise, que je n'ose pas, après lui, me risquer. Le sage et enthousiaste Corbellini possède un pinceau magique. Ses aquarelles, comme celles de Lucien Péri, semblent faites avec des gouttes de lumière... Alors je me bornerai au rôle plus modeste et peut-être pas inutile, d'informateur.

Ajaccio occupe une situation privilégiée au bord d'un golfe, le plus vaste, le plus beau de la Corse. Des collines boisées l'entourent et la protègent contre les vents du nord, cependant qu'à l'horizon se dressent des rangées de collines au noble profil, couronnées par des montagnes neigeuses. Le décor est prestigieux de style, d'harmonie, de composition. Il est, comme disaient nos pères, à souhait pour le plaisir des yeux. Il n'a rien d'oriental, il est tout en finesse, en nuances, il réalise le prodige d'être lumineux sans vulgarité et son éclat ne nuit point à sa grâce.

Dans ce paysage féerique règne un climat régulier, doux, exempt de variations. On y respire avec délices un air balsamique, où l'odeur délicate du maquis corrige les âpres senteurs marines. La température moyenne de l'été, d'après les chiffres empruntés aux spécialistes, est de 17°55; la moyenne hivernale est de 13°85. La variation thermique diurne ne dépasse pas 2°, autant dire, avec le D^r Pompeani, qu'elle est insensible. Les soirées sont tièdes, les pluies rares, les vents à peu près nuls n'arrachent point de poussières au sol granitique et ceux qui viennent du sud ont perdu, en



Porto-Vecchio. — Vue générale

ses puissantes rivales de la Côte d'Azur sous le rapport des amusements. Les lieux dits de plaisir manquent, et les distractions purement mondaines sont rares en ce coin paisible où il est si bon de se laisser vivre. Mais le zèle des Syndicats d'initiative s'emploie à combler cette lacune.

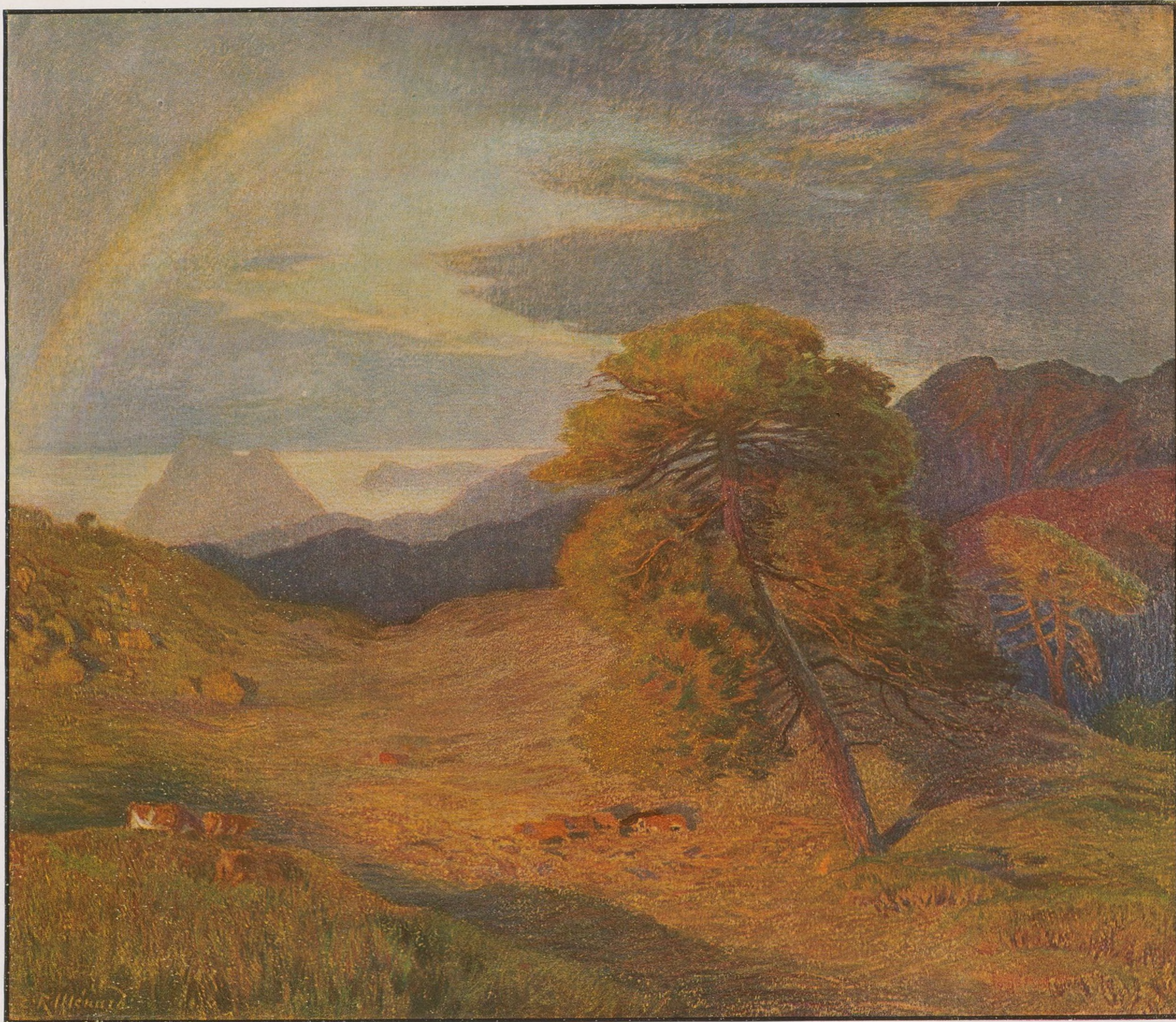
Les environs immédiats d'Ajaccio, encore que célèbres, ne connaissent pas l'envahissement de la foule. La grotte Napoléon, la fontaine du Salario, le Cacalo, la route des Iles Sanguinaires, le château de la Punta, autant de prétextes à promenades faciles, tarifées, qu'on peut accomplir en quelques heures, en humant la brise. Mais ce n'est pas tout. Le rayonnement de la jolie ville s'étend plus loin. Il dépasse la zone du maquis, il s'attaque à la montagne, à la vraie montagne, il se complète ainsi pour le plus grand profit des hivernants qui

redoutent les brusques sursauts de température et qui peuvent ainsi, en montant d'un étage, s'accorder aux rythmes des saisons. Vous pourrez chercher, vous ne trouverez pas un pays au monde aussi riche en stations d'altitudes. Bastelica, Vico, Evisa, Vivario, Saint-Pierre-de-Venaco, Piedicroce, Vizzavona sont des séjours de printemps et d'été pleins de charmes. Et il y a un endroit qui les dépasse tous, Vizzavona !



Porto-Vecchio. — Le golfe

Vizzavona, c'est une forêt de pins située en pleine montagne, à 51 kilomètres des palmiers d'Ajaccio. Vizzavona c'est une oasis de fraîcheur, de calme. Quelques villas, deux grands hôtels parfaitement aménagés, des arbres, des cascades, des rochers, des neiges. Vizzavona, c'est un coin des Pyrénées au-dessus de la mer. Et il n'est pas nécessaire pour y monter de



PAYSAGE CORSE

E. RENÉ MÈNARD

Ayuntamiento de Madrid



recourir à la patache. Le train dessert ce paradis, le brave petit C. F. D. Il y met deux heures sans doute. Mais quel travail pour monter si haut, comme il a fallu tailler, creuser, percer pour lui ouvrir une voie au flanc du gouffre ! D'ailleurs, le voyage est un enchantement et pour ma part, je trouve qu'il va encore trop vite, le petit train qui monte vers Vizzavona et qui, poursuivant sa route, redescend plus vite vers Bastia, vers cette

mer éblouissante et chaleureuse qu'on voit de partout.

Ajaccio, Vizzavona, c'est toute l'année en Corse.

Cependant, il faut rompre l'enchantement, s'arracher à ces délices. Tâche malaisée, car on s'habitue vite au bonheur de ne rien faire, et chaque nouvelle connaissance ébauchée sous les palmiers du cours, c'est un ami — un lien de plus. Les amis — il est entendu que nous ne connaissons personne à Ajaccio — sont des gens redoutables dont on ne saurait trop se défier quand on est obligé de leur fausser compagnie. D'abord, ils vous comblent de cigares, vous abreuvent de vin du Cap et de Cedratine, vous accablent de renseignements, de conseils et de recommandations. Puis, quand vous aurez bien fumé, bien bu, bien écouté, ils vous disent avec un malicieux sourire :



Carghèse. — La Fontaine

courir comme un simple continental, on va se remettre à travailler, à calculer, à voir du pays. Après Ajaccio, voir du pays et débiter par Bonifacio !

Il faut se résigner pourtant. Tout a une fin.

Deux voies pour atteindre Bonifacio : la voie de terre et la voie de mer. J'ai préféré la seconde malgré la séduction de la route desservie par un service d'automobiles. Mais comment résister à l'invitation au voyage que murmure la brise dans les agrès des beaux navires à l'ancre !

En fait, la traversée est un enchantement. On ne perd pas de vue les côtes, on ne quitte la baie d'Ajaccio que pour pénétrer dans la baie de Valinco, sa voisine, et la promenade maritime s'accomplit, par temps calme, dans les meilleures

— Allez à Bonifacio !

Aller à Bonifacio, comme cela, tout seul, sans entraînement ! Quitter le paradis pour s'enfermer en prison ! Renoncer aux promenades à cheval dans le maquis, aux discussions passionnées sur la place du Diamant, renoncer à la musique, renoncer au café ! Alors cette vie légère, ailée, cette vie qui passe et qu'on laisse passer, c'est fini déjà ! On va souffler sur le rêve, on va recommencer à



Vue générale de Carghèse



Les Calanches de Piana

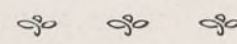
conditions de confort. Car les services côtiers sont organisés, en Corse, de façon irréprochable, et ils méritent de séduire quiconque dispose de loisirs suffisants, pour combiner et varier ses itinéraires au gré de sa fantaisie. Je ne connais pas le *Corte*, récemment inauguré, mais j'ai navigué sur le *Golo*, le *Liamone*, la *Corseica*, et je puis vous affirmer que ce sont de bons et solides paquebots, bien aménagés et tenant bien la mer.

On débarque à Propriano, qui est le premier port de la Corse pour l'exportation. L'endroit est joli. La silhouette de ses maisons blanches m'a rappelé la Grèce. Mais la diligence de Sartène me réveilla vite de mon rêve. On n'a pas idée, même en Europe et en Algérie, d'un pareil phénomène. Pauvre patache vermoulue, poussiéreuse et peinturlurée, minable et touchante guimbarde, je n'ai pas osé m'en approcher. Plutôt que de m'enfermer dans cette caisse étroite et malodorante où trônaient déjà de grosses dames satisfaites, j'ai préféré recourir à un cabriolet en souffrance auprès de la douane. Heureuse inspiration qui me permit d'admirer, en humant la fraîcheur nocturne, un émouvant paysage corse : la Rizzanèse bordée de peupliers et de saules, puis le maquis encombré de granits roses et gris, enfin une riche forêt de chênes verts. Tout à coup Sartène se montra.

C'est une ville sévère et rude, bâtie sur des terrasses, à flanc de coteau. Les rues étroites, dallées, communiquent entre elles par des escaliers. Elles sont bordées par des maisons

hautes et noires. Sartène offre aux touristes les ressources combinées de la mer et de la montagne. Le massif de l'Incudine, la forêt et les aiguilles de Bavella, figurent avec raison parmi les plus belles excursions de la Corse. La chasse et la pêche sont en honneur dans cette population courtoise et avenante, restée particulièrement fidèle aux habitudes du passé. Sartène passe en effet pour être la terre classique de la vendetta, et l'on peut visiter à Olmeto la maison où mourut, en 1863, Colomba Carabelli, l'héroïne immortalisée par Mérimée et dont chacun, ici comme là-bas, connaît la tragique histoire. Si j'en crois mon savant ami, J.-B. Marcaggi, le roman — un modèle de style affirmaient nos professeurs qui n'avaient pas lu *Madame Bovary* — fut inspiré à l'éminent académicien par une vendetta réelle, datant de l'année 1833. Il convient d'ajouter que le succès de ce livre contribua à perpétuer la légende qui pèse encore sur la Corse. On ne lit plus Mérimée aujourd'hui. Mais on l'a lu, jadis, avec fer-

veur, et cela suffit pour qu'on s'en tienne à l'opinion première. Au reste, Olmeto est un plaisant endroit, célèbre également par ses huiles d'olives.



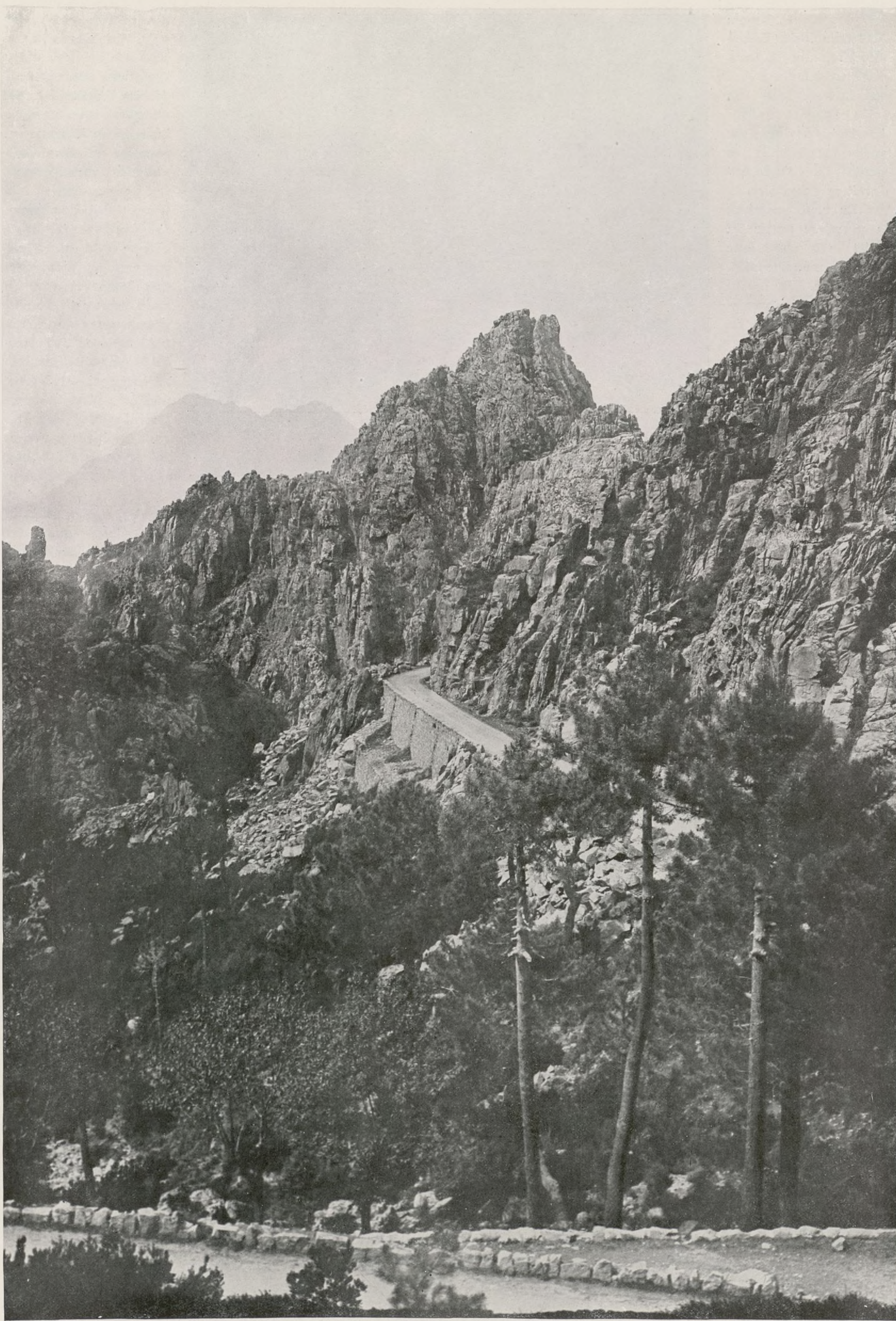
Sartène, malgré tant d'attraits, n'est, en réalité, qu'une étape avant Bonifacio. Je l'avoue, de tous les paysages qu'il me fut permis de contempler au cours d'une existence assez aventureuse, Bonifacio est celui qui, d'avance, m'impressionna le plus vivement. Les coins



Les Calanches de Piana (Cl. Cardinali)



Tour et golfe de Porto



LES CALANCHES DE PIANA

Ayuntamiento de Madrid

les plus reculés de la Macédoine, de l'Asie-Mineure, du Caucase n'avaient jamais provoqué en mon cœur une telle appréhension. Aussi vous devinez avec quelle impatience je montai dans l'auto qui devait m'y conduire.

La route, pendant la première partie du trajet, est une route corse, mouvementée, contournée. Elle monte et descend à travers le maquis, au long de pentes boisées, et chaque tournant montre des perspectives nouvelles, une succession de tableaux précis, bornés par des montagnes abruptes. Décor ardent

et sobre, peuplé par des paysans en costume de velours gris, qui s'en viennent trotinant sur leurs ânes trapus, le feutre au vent, le fusil posé à plat sur les cuisses. Nous sommes en Corse, à Sartène.

Mais un changement se prépare. La route, fatiguée de s'attarder dans les ravins, attaque furieusement les pentes, par de grands lacets, et tout à coup, la mer apparaît, et en même temps le profil d'une côte rocheuse, dentelée, déserte, sinistre, découpée en fjords. Tout proche, en face, une tache sombre : la Sardaigne.

Je vous recommande cette minute, elle est impressionnante.



Piana. — Une Bergerie

En quelques bonds nous voici transportés dans un autre monde au milieu d'une nature âpre, désolée, hostile. Pas de villages, pas de maisons au bord de la route en corniche qui dévale rapidement vers le fond, se relève, redescend. C'en est fait des oliviers au feuillage grêle, des chênes-verts, du maquis parfumé. On n'aperçoit que le roc et de loin en loin des petites baies silencieuses, avec des petites plages, des coins de Bretagne, dirait-on. Et tout ceci est désert, personne n'est là pour jouir du prestigieux décor ; quelques maisons de cantonniers, le relais

de Pianottoli, le hameau de Caldarelo, c'est tout. Bonifacio ne paraît pas.

Patience, le coup de théâtre se produit au col d'Arbia : un long promontoire étincelant de blancheur surmonté de toits groupés autour des clochers, entouré de murailles crénelées, c'est Bonifacio.

Bonifacio passe pour être une des villes les plus bizarres de l'Europe. Sa réputation n'est pas usurpée. Bonifacio est en effet une curiosité sans seconde. Elle est bâtie à l'extrême pointe d'une presqu'île crayeuse dont les falaises évidées tombent de soixante mètres, en surplomb, dans la mer. Un



Golfe de Porto, soleil couchant (d'après le tableau de M. E. René Ménard (1905)

(Phot. Crevaux)

étroit et sinueux goulet que la profondeur des eaux rend accessible aux navires du plus fort tonnage, s'insinue entre les remparts jusqu'au port, lequel est, ainsi, un des mieux abrités du monde. De la « marine » un dur raidillon taillé dans le roc monte vers la ville, un dédale de ruelles tortueuses où l'on ne tarde pas à se perdre. Enfin la citadelle, fièrement campée au bout du promontoire face aux côtes de Sardaigne.

La grande attraction de Bonifacio, ce sont ses grottes marines. Comme elles ne sont accessibles que par temps calme, visitez-les d'abord, pendant que l'hôtelier, prévenu, préparera la savante bouillabaisse dont il a le secret. Au sortir de la trépidante et pous-



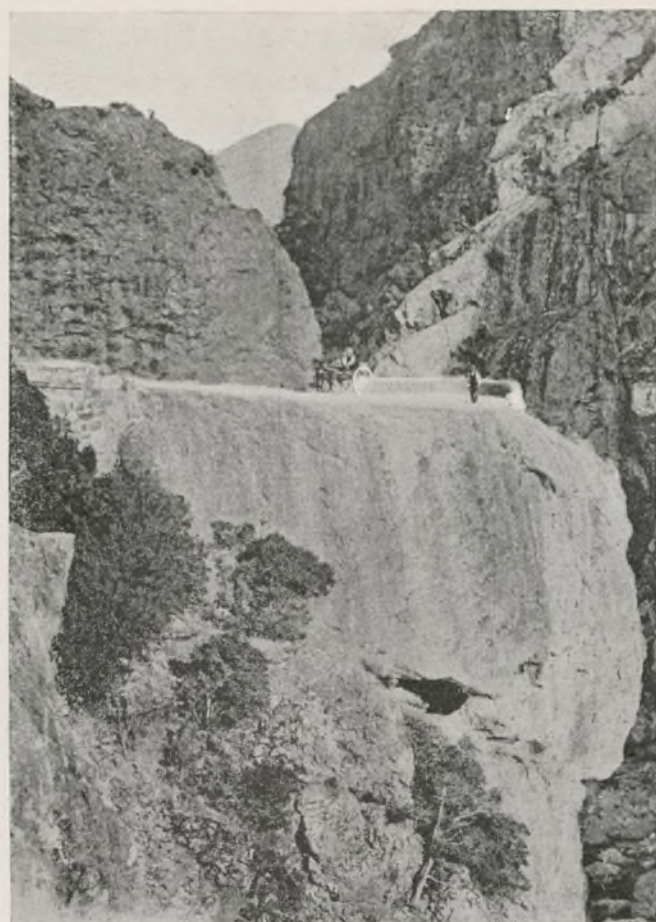
Coin de village corse, dessin inédit de M. F. Corbellini

de sa forme effilée « le bain de Vénus ». Toute la côte, d'ailleurs, depuis le sémaphore jusqu'au phare de la Mado-

siéreuse auto, cette promenade en barque, à la souple cadence des avirons, constitue un véritable bain de fraîcheur. La plus célèbre des grottes, le *Sdragonato*, s'ouvre par un sombre portique incurvé. On pénètre alors dans une vaste coupole sombre et glacée dont la voûte est fendue au milieu par une longue échan-crure naturelle. Au fond de l'eau calme on aperçoit des rochers recouverts d'une mousse violette. Ce lieu a la froide majesté d'un temple, on voudrait y être seul pour s'y recueillir. Un peu plus loin se trouve une profonde cavité, appelée à cause



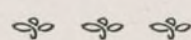
Le Golfe de Porto



Défilé de l'Inzecca (Cl. Simon Damiani)

triste, inhabitable dont quelques heures suffisent à épuiser l'intérêt. Sans doute on n'y trouve pas « le confort moderne » et le soleil, même au printemps, tape dur sur la roche crayeuse. Mais Bonifacio ne prétend pas devenir une station d'hiver et l'hôtellerie est fort décente.

Les Bonifaciens sont des gens d'humeur paisible et douce, des travailleurs. On les raille, ils s'en amusent. Ils ignorent la vendetta et vivent à part, sur leur caillou. « Bonifacio proprio », disent-ils à ceux de Sartène dont ils ne comprennent pas le langage. Car ils parlent italien. Bonifacio est, dans la Corse, une enclave.



Avec Porto-Vecchio, le décor change. Nous pénétrons dans le territoire le plus fertile de la Corse, cette côte orientale que la nature créa si riche et que l'insouciance de l'homme n'a pas pu rendre habitable.

Vous savez, en effet, que la fièvre paludéenne y sévit, pendant l'été, au point de forcer les paysans à chercher un

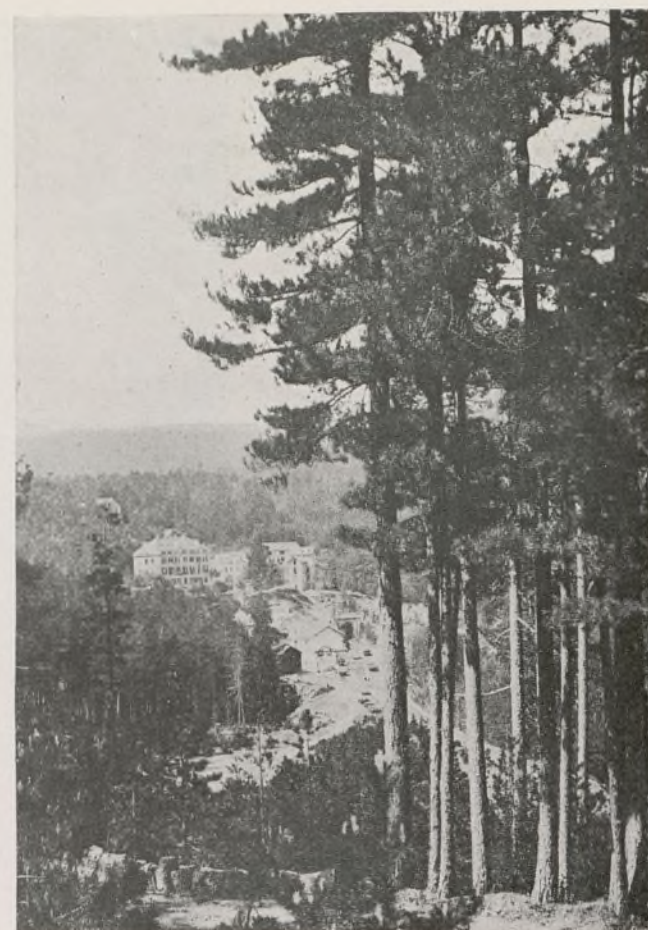
netta est une haute falaise blanche rayée de stries parallèles et creusée de trous noirs. On passerait des journées entières à les visiter.

Bonifacio, on le voit, offre aux touristes des ressources multiples. Le jour où la voie ferrée tant attendue reliera Bastia à la vieille cité génoise, il sera facile de lui rendre le tribut d'admiration qu'elle mérite. La chose est présentement malaisée. Bonifacio passe d'ailleurs pour un lieu

Révolution survint, qui balaya les projets de la Monarchie. L'Empire s'en désintéressa. En 1838, Blanqui, dans un rapport lu à l'Académie des Sciences, abjurait la Métropole de payer à la Corse cette « dette de la communauté ». Vains efforts. La France a oublié. La France oublie la Corse.

Depuis quelques années, cependant, un mouvement se produit dans l'île. Le Congrès tenu à Corte, en avril, a groupé des bonnes volontés agissantes. L'opinion publique, sur le continent, s'est émue. Elle a senti que la Corse souffre, que la patrie de Colomba n'est pas seulement le pays de la vendetta, qu'elle est un département français, comme les autres, un département qui ne peut se relever sans appui, qui espère — et se lasse d'espérer. Les optimistes — il y en a — espèrent que le projet de loi du 4 juillet 1902 donnera quelques résultats. Des députés ont parcouru la région. Ces messieurs ont constaté l'urgence des travaux destinés à combler les marais, régulariser le cours des torrents, fixer les embouchures, bref à transformer en bonnes terres les 2.800 hectares d'eaux croupissantes où naissent et se reproduisent les moustiques. Il en coûterait douze millions.

Douze millions ! Pour une pareille somme, la France si généreuse, si riche, lésine. Elle se dérobe à la dette de la communauté. Ah, si par bonheur ces lignes pouvaient tomber sous les yeux de quelque philanthrope au grand cœur ! Si elles pouvaient incliner sa sympathie vers ces déshérités ! J'affirme qu'il n'y a pas, présentement, de plus noble, de plus utile emploi pour une fortune qui cherche à faire du bien.



Vizzavona (Cl. Simon Damiani)



La Spelunca (Cl. Laurent Cardinali)

refuge dans la montagne proche. La question de l'assainissement — une douzaine de millions, pas plus — relève des pouvoirs publics. Je l'ai traitée, je la traiterai ailleurs. Je me garderai bien de l'effleurer ici. Sachez seulement qu'elle ne date pas d'hier. Dès 1499, une requête adressée à l'office de Saint-Georges par les habitants de Biguglia demandait l'exécution de travaux destinés à rectifier le cours de la rivière Galo. Depuis, le mal s'est aggravé. Au lendemain de l'annexion, en 1770, la première réunion des États corses chargeait une députation d'exposer au roi les doléances du pays. La

Je m'excuse de cette digression. Elle paraîtra peut-être déplacée dans ces notes rapides, écrites par un voyageur qui a vu et qui se souvient. Mais si toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire — du moins les lâches le prétendent — il en est qu'il faut répéter sans cesse. Eh quoi ! vous regarderiez l'univers comme un décor, vous circuleriez à travers un pays sans essayer d'en connaître les souffrances ! Parce que vous êtes riche, heureux, insouciant, vous jugeriez les choses d'après votre richesse, votre bonheur, votre insouciance ? Allons donc ! Penchez-vous sur ceux qui restent, vous qui

passiez. Il n'y a pas que les arbres, les rochers, la mer dans un paysage, il y a les hommes qui sont nés là, qui vivent là, qui mourront là. L'homme, c'est le chef-d'œuvre. Rappelez-vous cette phrase de Chateaubriand : « L'esprit de l'homme emplit aisément les espaces de la nature et toutes les solitudes de la terre sont moins vastes qu'une seule pensée de son cœur. »

Ceci dit, en dehors de l'été, la plaine orientale est un séjour délicieux. Porto-Vecchio, la ville principale occupe une magnifique situation au fond d'un golfe dominé par des collines verdoyantes. Elle est entourée de vignobles, de champs d'oliviers et de chênes-lièges. Le golfe, découpé comme un fjord norvégien est, si je ne me trompe, le plus vaste de la Corse.

III

Alors que la côte orientale s'épanouit en une vaste plaine où se répandent les torrents descendus de la montagne, la côte occidentale, d'Ajaccio à Calvi, présente une haute muraille abrupte, creusée d'une infinité de golfes, et dominant la mer par de formidables à pics. Une route, taillée en corniche, s'insinue dans le granit rouge de la falaise, montant et descendant tour à tour selon les inflexions du terrain. De loin en loin apparaissent des villages accrochés au flanc de la montagne ou tassés le long des plages. Chaque détour du chemin



Dans la forêt d'Aitone

Le vieux proverbe n'a rien perdu de sa vérité.

Une seconde diligence nous attend devant la fontaine. A la première côte, les rênes échappent aux mains du conducteur. Les mules continuent à tirer. Nous mettons pied à terre et par des raccourcis en plein mâquis nous devançons la patache. Il est quatre heures quand nous apercevons le clocher de Piana entouré de sombres logis.

On conçoit donc la forte popularité dont jouit la tournée, désormais classique, d'Ajaccio à Corte, par les Calanches de Piana. Elle n'est pas seulement la plus complète de l'île, elle est sans rivale en Europe et peut-être même au monde.

Soixante et onze kilomètres séparent Ajaccio de Piana, but de la première étape. Les automobiles publiques vous déposent à Sagone où le voyageur isolé doit prendre place dans la diligence de Carghèse.

Carghèse est bâtie en amphithéâtre au bout de la pointe granitique qui ferme au nord le grand golfe de Sagone. Avenante et claire, entourée de vergers, elle ne ressemble en rien aux autres villages corses. Carghèse est une ancienne colonie grecque qui a conservé, en dépit du progrès, son caractère. Je n'y suis pas demeuré assez longtemps pour en étudier les mœurs, mais je dois déclarer que Carghèse est le seul endroit de la Corse où une dime exagérée fut prélevée sur mon appétit. *Timeo Danaos...*



Vue sur Evisa, jour d'orage

découvrir une perspective nouvelle, maritime ou montagnarde, parfaite de ton, de composition, d'accent. Chacun justifie la parole de notre confrère et ami Pierre Piobb : « La Corse est un musée où ne seraient exposés que des chefs-d'œuvre. »

Il est difficile de peindre à l'aide des mots. Certains y parviennent par le génie ou l'habileté. Encore faut-il que les paysages ne soient pas démesurés. Or, les Calanches n'ont point d'équivalent, même en Corse. Elles sont inattendues,

rien ne les annonce : elles commencent ici, elles finissent là, simplement. Et pourtant cette enclave d'une si éclatante personnalité se raccorde parfaitement à l'ensemble. Elle est le plus haut point d'exaltation atteint par la nature en ce pays où le beau transsude des moindres feuilles. Quand on la traverse, — chapeau bas, les yeux levés, — on se demande quel spectacle va couronner l'ardent chef-d'œuvre, par quelle transition le sublime s'humanisera.

C'est la nature qui



Le golfe de Saint-Florent

silence. On éprouve de la joie et de la crainte, on n'ose pas s'abandonner, ceci est trop grand pour l'homme fiévreux qui se hâte. Il est temps de sortir, de respirer.

Cependant la route, libérée du chaos, débouche sur un promontoire, se détourne une dernière fois et lentement, à regret, glisse vers le golfe de Porto. Apaisement, extase ! Les yeux, la poitrine, l'être tout entier se dilatent devant le vaste horizon marin. Des collines couvertes d'un bandeau de nuages sont assises en



Le port de Saint-Florent



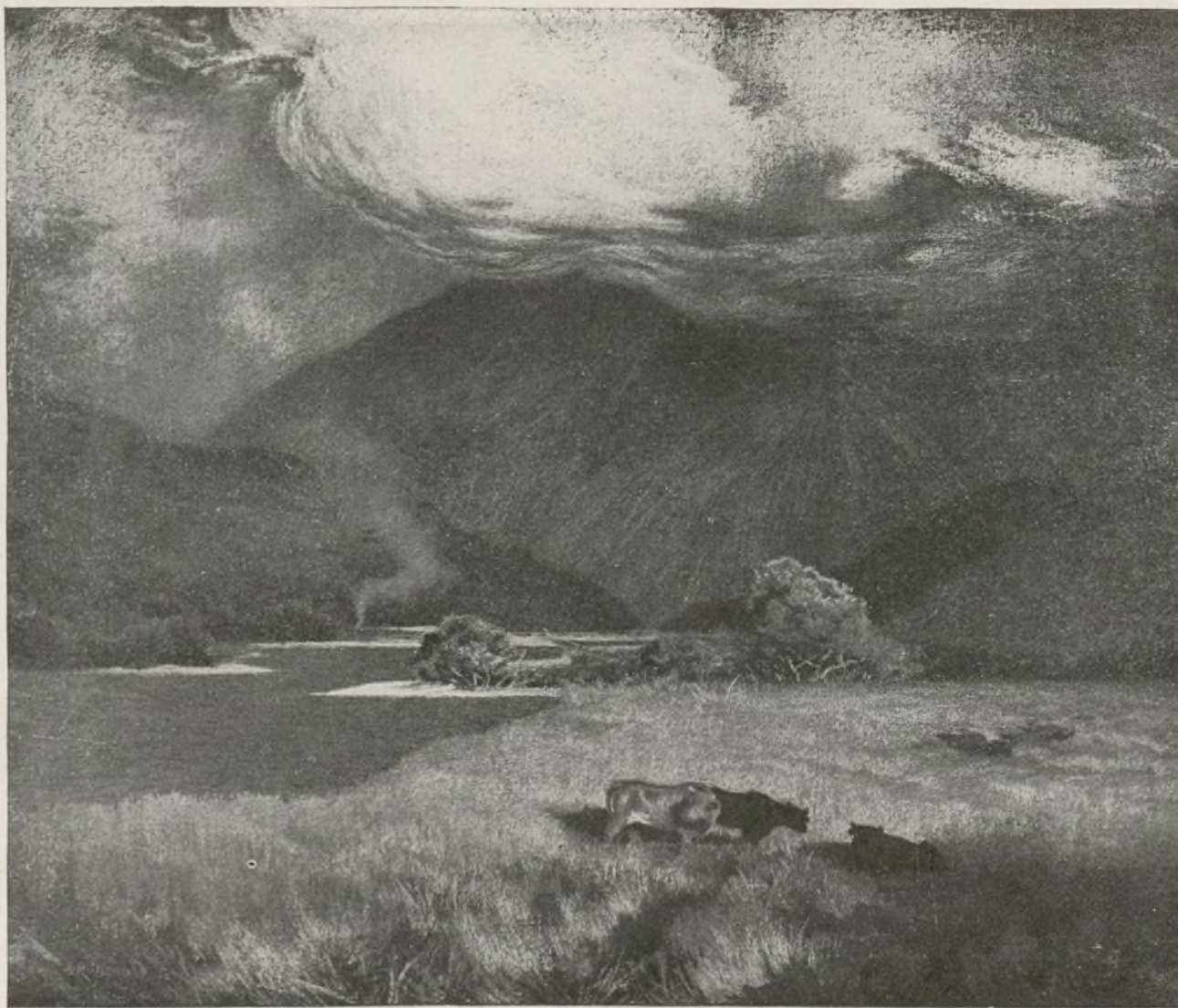
Défilé de Lancone, près Bastia

répond, magnifique et douce, en découvrant le golfe de Porto.

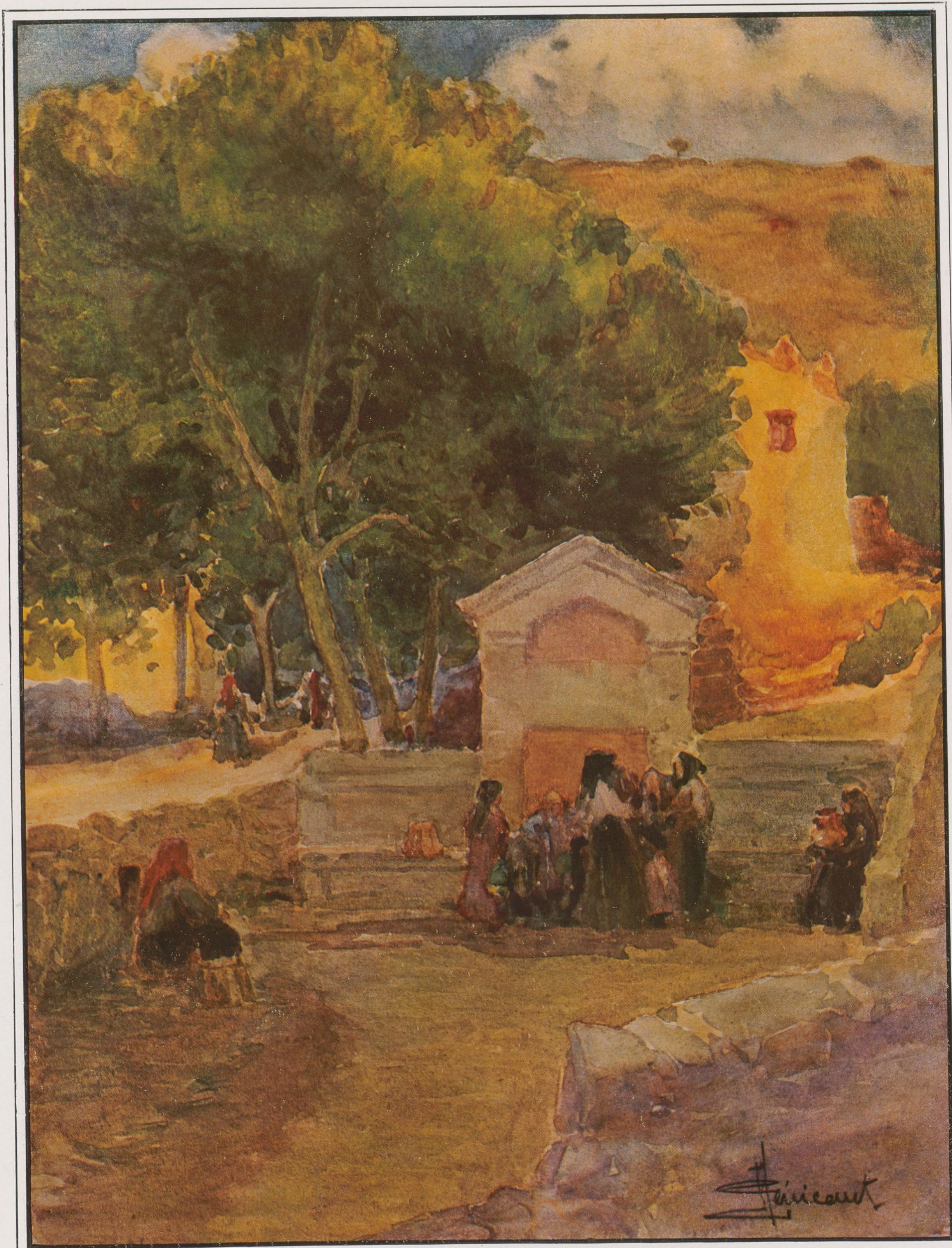
Que dire ? Vraiment, s'il y a des mots je ne les sais pas ou plutôt je les sais trop petits. Les Calanches de Piana, c'est un endroit où la route circule entre de hautes murailles rouges, entre des aiguilles diaboliques creusées, évidées, corrodées, c'est un défilé étreint par des blocs monstrueux, c'est une corniche étroite taillée dans le roc, au-dessus de la mer lointaine et proche, qui scintille, qui dort. Dans les déchirures de la pierre, il y a des pins qui ont poussé ; des torrents fougueux dévalent les pentes encombrées de cailloux. Il y a ici de la lumière et de l'ombre, du vacarme et du

cercle au bord du golfe. Leur éclat sombre accuse la teinte bleue de la mer dont on perçoit à peine, mêlée au murmure du vent dans les branches, la voix frémissante. Une ligne d'écume, qui bouge, souligne d'un trait blanc le dessin de la muraille.

Montez au sommet du plateau, asseyez-vous à l'ombre d'un chêne-vert. Regardez. Pas un village, pas une maison, pas un navire. Vous êtes seul. C'est pour vous seul que le soleil brille, que le vent s'afflige, que la mer bruit. C'est pour vous seul que les rochers, au déclin du beau jour, s'empourprent tantôt. Vous êtes admis, passant, au merveilleux spectacle qui chaque soir dé-



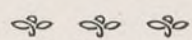
Vallée du Liamone, d'après le tableau de E. René Ménard (1905)
(Phot. Crevaux)



FEMMES A LA FONTAINE

L. PÉNICAUT

roule devant les rocs muets sa majesté silencieuse. Vivez ardemment la minute présente qui restera en vous jusqu'à la fin de votre existence si brève et si tourmentée. Regardez, sentez de toute la force de votre cœur, de votre esprit, de vos sens, et dites si un poème, un tableau, une musique vous ont permis de mieux mesurer la grandeur et le néant de l'homme?



J'ai poursuivi à pied le voyage. Je voulais fouler la terre de mes souliers ferrés, peiner sur les chemins, mériter par mon effort mes joies véhémentes. L'étape, de Piana à Evisa, mesure une trentaine de kilomètres, elle est accidentée. On part de 318 mètres et l'on remonte à 849 mètres après être descendu au niveau de la mer. La tentation pour un montagnard était trop forte. J'ai recruté un gaillard solide, Jean Coppolani. Il parle à peine le français, il supplée par des gestes aux paroles qu'il renonce à



Bastelica. — Monument de Sampiero (Cl. Cardinali)

nous remontâmes, en trébuchant, le sombre défilé. Ce lieu est le plus sinistre de la Corse, il égale en grandeur n'importe quelle combe pyrénéenne. A chaque pas, les sabots fins de la mule glissaient sur les dalles luisantes, il fallait l'encourager du geste au pied des degrés envahis par les eaux débordées du torrent. Mon homme disparaissait sous la cotonnade déteinte de son parapluie bleu. Quand il tournait la tête, j'apercevais sa large bouche fendue d'un rire béat.

romances, il connaît l'amour.

N'empêche que, de Porto à Evisa, nous avons connu des heures pénibles. Entre la mer furieuse et la montagne glacée, le changement nous apparut trop brusque. Il s'aggravait ce jour-là d'un ciel lourd dont les nuages devaient bientôt crever en pluie. A Ota, les premières gouttes nous enjoignirent de boucler les pèlerines. A l'entrée de la Spelunca, l'orage éclata, formidable. C'est au milieu des grondements du tonnerre, sous l'averse drue, que



Panorama de Penta-di-Casina

trouver. J'ai senti du premier coup que cet homme me soignerait, qu'il m'aimerait. Il a pleuré en me donnant l'accolade suprême à Calacuccia.

Si vous êtes capable de marcher, n'hésitez pas. Le piéton, l'humble piéton, reste le roi de la route. Il voit tout, il passe partout, il pénètre partout. Il est le pâle voyageur des

Evisa nous séduisit par son hôtellerie accorte, sa table abondamment garnie malgré l'heure tardive, son lit blanc où je devais passer la meilleure nuit de tout mon voyage en Corse.

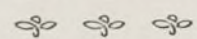
Le lendemain, à midi, nos vêtements n'étaient pas encore secs. Il fallut partir cependant, profiter de l'éclaircie. D'ailleurs, l'étape est longue, 36 kilomètres, et dures, puisqu'elle



Panorama de Bastelica (Cl. Cardinali)

comporte le passage du col de Vergio lequel a 1.464 mètres d'altitude. La route, immédiatement pénètre dans la forêt d'Aitone, 1.708 hectares de pins laricios, ces fameux pins particuliers à la Corse, et qui sont si gracieux, si fins, si minces. C'est un délice que de cheminer sur le tapis élastique des aiguilles, en silence. Un raccourci nous mène au col de Vergio dont le méchant brouillard ne nous permet pas d'apercevoir le panorama. Mais la forêt de Valdoniello nous donne une compensation. Elle mesure 4.683 hectares. D'une exploitation plus récente, elle présente des arbres géants qui atteignent jusqu'à cinquante mètres de hauteur. Ils portent au sommet des branches en parasol, immobiles. Ceux-là quitteront la Corse. Ils feront le tour du monde, debout sur le pont des navires.

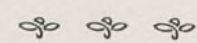
La forêt s'éclaircit peu à peu, des croupes rondes se montrent. Maintenant le paysage dénudé ne montre plus qu'une pierraille, des champs caillouteux dominés par des montagnes stériles, déchirées par les avalanches. Quatrième changement de décor : le Niolo.



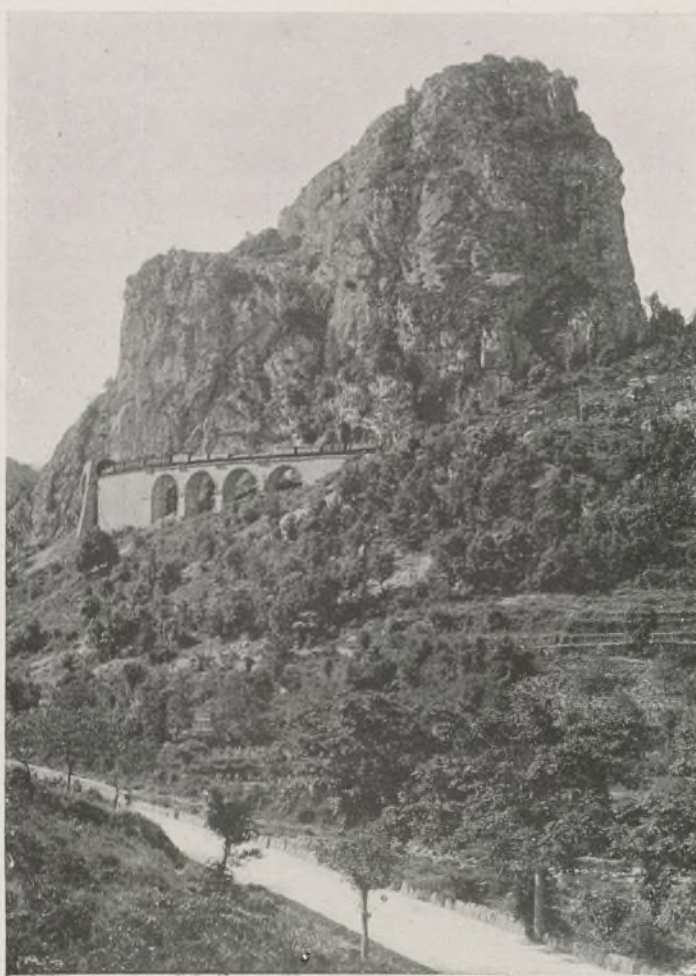
Calacuccia est le centre de cette région, la plus élevée de la Corse. Son altitude, son isolement en font un coin fort curieux, tant par son aspect que par la particularité de ses mœurs. Les Niolains sont des hommes grands et massifs, au poil roux, aux yeux sombres, au teint hâlé. Doux et hospitaliers malgré leur abord rude, ils exercent de père en fils la profession de berger. C'est dire qu'ils sont méditatifs, circonspects et silencieux comme tous les solitaires. Ils forment une caste à part, qui ne s'expatrie pas, et partage son temps entre la plaine orientale, en hiver, et la montagne, en été. Le berger, d'après Pierre Piobb, est le maître de la Corse, encore qu'il soit méprisé par ses fiers compatriotes. Insaisissable dans ses biens et dans sa personne, il dédaigne les institutions qui ne peuvent l'atteindre et réalise ce tour de force de tout posséder,

lui qui n'a rien. C'est un malin philosophe.

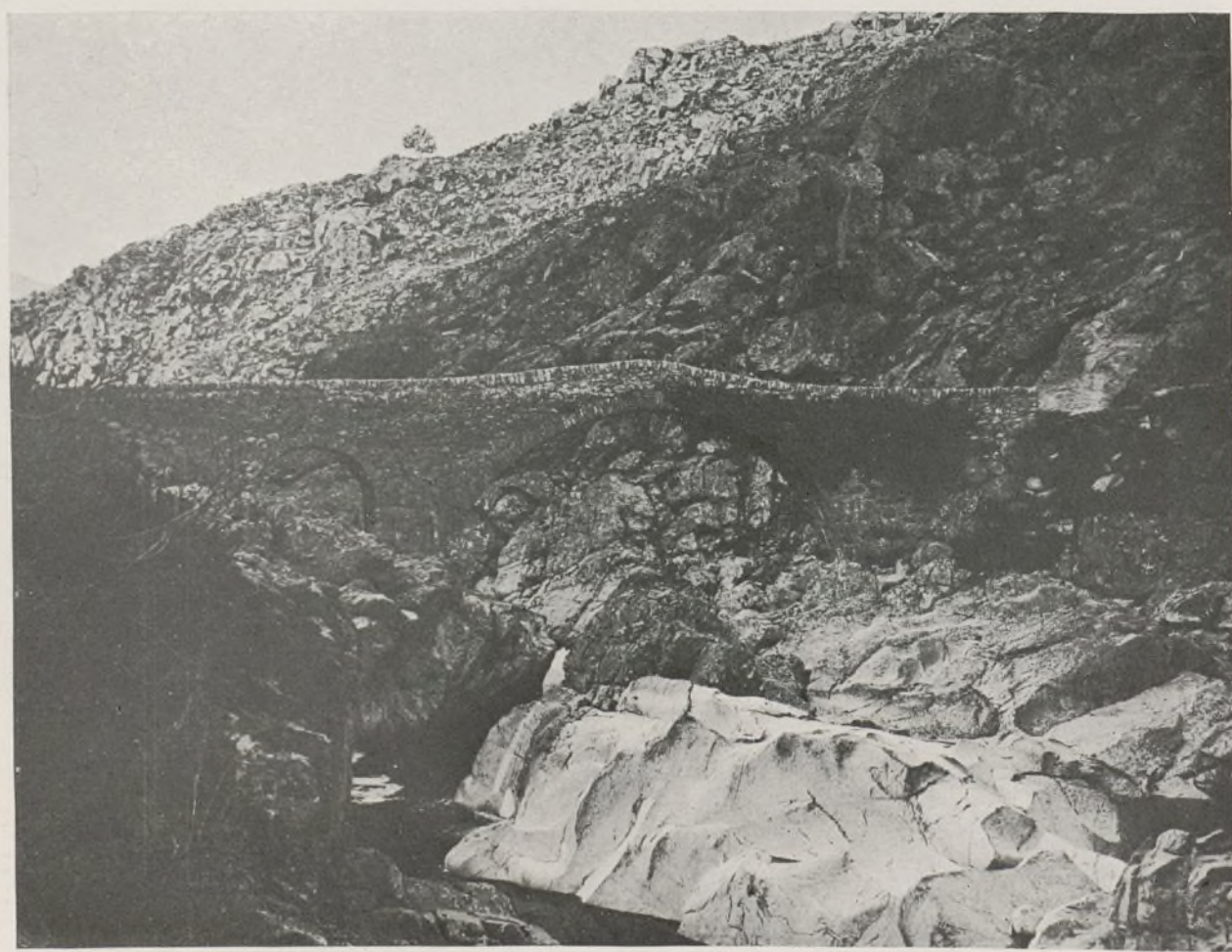
Calacuccia, par sa situation privilégiée au pied du Monte-Cinto (2.710), le plus haut pic de la Corse, est le point de contact idéal de la haute montagne. Ce véritable paradis des montagnards ne possède pas encore les ressources nécessaires pour favoriser l'extension du grand tourisme. Outre que les Corses, habitués au cheval, prisent modérément l'art subtil et noble de la marche, Calacuccia manque des menus outils indispensables à une expédition de plusieurs jours. Les deux hôtelleries fort avenantes débitent une cuisine copieuse dont la truite et le broccio sont les pièces essentielles. Mais vous leur demanderez en vain de quoi garnir un sac ou un panier, de victuailles froides qu'on doit dévorer au bord du torrent. Si vous n'avez pris la précaution de charrier votre matériel, vous devrez renoncer à toute expédition, faute de piolet, de corde et autres accessoires. Vouloir gravir le Monte-Cinto une canne à la main est, au printemps, une imprudence dont mon flair de vieux routier me détournait. Mes successeurs monteront certainement au Cinto avec le sourire. Calacuccia possède, en effet, dans la personne de M. Vecchini, un homme d'esprit large qui joint au zèle enflammé d'un apôtre, l'intelligence d'un habile administrateur. M. Vecchini m'a confié ses projets. Ils réussiront en vertu même de leur audace. Le Club-Alpin et le Touring-Club, émus de ses appels répétés, seconderont les efforts de leur infatigable délégué, et Calacuccia deviendra le grand centre de l'alpinisme en Corse.



Avec Corte nous ne quittons pas la haute montagne. L'étape nous réserve encore une surprise, la Scala di Santa-Regina, digne pendant de la sinistre Spelunca. Ce défilé sauvage où s'insinue péniblement la route est une des curiosités de la Corse. Il mérite d'être parcouru à pied, de bout en bout.



Le tunnel de Caporalino, près de Francardo (Cl. Breteau)



Vieux pont près de Calacuccia



Lozzi



Environs de Calacuccia

Si Calacuccia est appelé à devenir le foyer de l'alpinisme proprement dit, Corte sera dans un avenir prochain, la villégiature estivale des promeneurs et des touristes capables, à l'occasion de se muer en montagnards. Tout désigne Corte à ce rôle, son importance, sa situation privilégiée sur la ligne d'Ajaccio à Bastia, sa position centrale au milieu du massif montagneux, enfin sa beauté propre, qui est caractéristique. Mais ce rôle ne lui sera possible que du jour où certaines améliorations dictées par les soins les plus élémentaires de l'hygiène auront été accomplies dans la vieille et glorieuse cité. Car, il faut l'avouer, Corte ne brille présentement ni par le confort, ni par la propreté. Les installations dont elle dispose ne sont pas dignes d'une grande ville. Leur réforme sera l'œuvre du syndicat d'initiative et de son actif président M. Arrighi de Casanova.

Ainsi, les visiteurs, au lieu de traverser le pays au galop pour se réfugier dans l'élégante oasis de Vizzavona, s'installeront à demeure au pied de la citadelle, dont les remparts dressés au sommet du roc vertigineux, semblent planer. Ils erreront à l'aise dans les ruelles en escaliers, entre les hautes maisons noires, sur les cailloux pointus des petites places baignées

par la calme fraîcheur de l'ombre. Ici, les pierres parlent. Elles racontent l'histoire même de la Corse, les luttes héroïques soutenues pour l'indépendance, il suffit de les écouter, de regarder les images de bronze dressées aux carrefours.



Le Monte-Cinto

IV

Enfin, nous voici à Bastia. Il nous tardait de revoir la mer. Le nom de Bastia n'est pas évocateur. Il exprime pour le public une réalité quelconque, assez vague, assez sombre. Bastia est une ville d'affaires, donc Bastia n'est pas une ville de plaisir. Beaucoup croient que le travail exclut le plaisir, et réciproquement. J'entends bien que Bastia n'a point la prétention de rivaliser, à cet égard, avec Ajaccio, station classée.

Jusqu'à ce jour, absorbé par son négoce, Bastia se souciait médiocrement de chercher ailleurs les ressources que lui fournit abondamment le jeu naturel de son activité. Le tourisme et autres inventions modernes ne troublaient point les calculs des négociants assis à leur comptoir, supputant les bénéfices d'une opération. Il suffisait à Bastia d'être la plus grande ville de la Corse, le port constamment sillonné par les



Paglia-Orba



Paglia-Orba

navires de toutes les nations, l'entrepôt du commerce avec la métropole, avec l'Italie. Les voyageurs, effarés du vacarme imprévu en ce pays jugé calme et désert, s'empressaient de courir au train qui devait les mener vers les perspectives tentantes du mâquis, de la montagne ou de la forêt.

Aujourd'hui, le tourisme a conquis la grande cité prospère qui, en quelques mois, comme par miracle, a fait surgir devant la rade un élégant et harmonieux immeuble, justement qualifié « palace », et digne de recevoir et de re-



Les pins de Montepiano, près Bastia

ment d'ailleurs par la région qu'elle commande, région qui complète celle d'Ajaccio, Bastia vaut par soi-même. Le climat, dit le D^r Pascal Zuccarelli, est doux, sec et lumineux, son action est franchement tonique et reconstituante. La température hivernale moyenne est de 14°4. Pendant les trois mois les plus froids de l'hiver, elle est de 12°6. Je livre à vos méditations ces chiffres qui ne mentent pas. Maintenant, vous me direz : le *libeccio*. Je sais, le fâcheux vent du Sud-Ouest qui souffle en tempête, draine la poussière



Panorama de Bastia

tenir les plus difficiles. Et le zèle du syndicat d'initiative, présidé par notre vénéré confrère et maître, M. Tommasi, s'emploie de toutes ses forces à mettre en valeur les beautés, trop longtemps négligées, des environs. Et quand vous saurez que les environs s'appellent le Cap Corse, la Balagne, la Casinca, qu'ils présentent des paysages plaisants ou sévères comme ceux de Saint-Florent, de Calvi, d'Ile-Rousse, d'Orezza, de Cervione, vous reconnaîtrez l'importance et l'attrait du riche écrin.

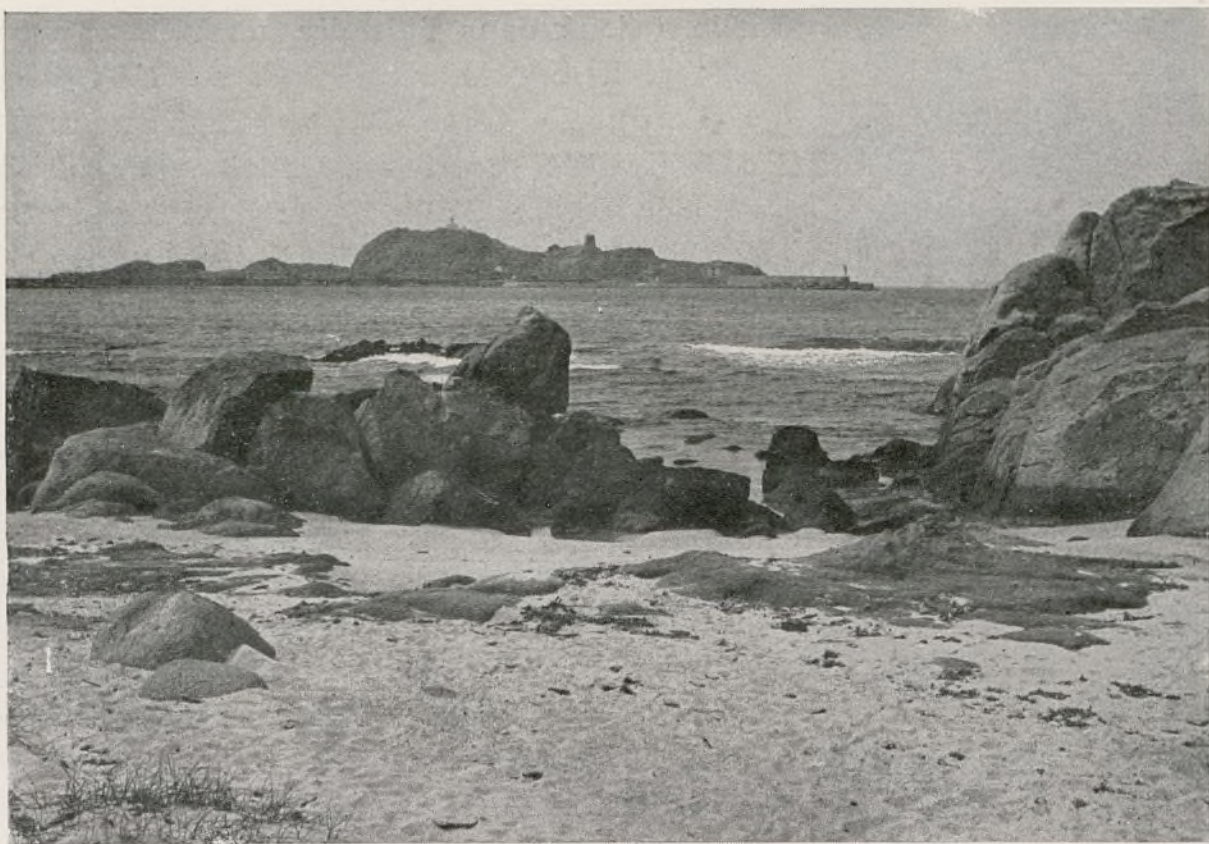
Bastia ne vaut pas seule-



Le port de Bastia

et soulève la coiffe des jolies bastiaises attardées sur la place Saint-Nicolas. C'est un terrible gêneur dont Bastia se passerait volontiers. Mais il est, quoique désagréable, assez rare, et sa rage tombe vite. Ne vous inquiétez donc pas du *libeccio* et abandonnez-vous à la séduction du décor.

Il est moins prenant que celui d'Ajaccio. Il n'y a pas ici la perspective magique du golfe, des collines fermant l'horizon, des montagnes neigeuses surgies en plein ciel. Adossée à des coteaux escarpés, Bastia est bâtie en façade



Vue sur Ile-Rousse, près de Calvi

Erbalunga, Rogliano, Luri, Nonza, Saint-Florent.

La Balagne est une des contrées les plus séduisantes de la Corse. Elle est riche, plantureuse, habitée par une population paisible, dépourvue d'ambition et qui demande ses ressources au travail. Agriculteur, le *balannio* ne s'expatrie pas. Les luttes politiques laissent assez indifférent cet homme d'esprit pratique, obstiné à la rude besogne qui assure son indépendance et son bien-être. Consacrons quelques jours à la Balagne, où la vie est si facile. Après avoir rayonné autour de Belgodère, coin de fraîche verdure entouré d'oliviers et de mûriers, descendons à l'Ile-Rousse.

Ici, une surprise, la première de ce genre. Ile-Rousse est une ville neuve, fraîche, propre, accueillante au possible. Fondée en 1769 par le grand Pascal Paoli pour faire échec à Calvi restée fidèle à la cause génoise, elle est née d'hier à la vie. Sa jeunesse étincelante surprend en ce



Panorama de Calvi

devant la pleine mer. Cette disposition lui offre un panorama fort étendu sur les îles d'Elbe, de Monte-Cristo, de Capraja, les côtes italiennes, Livourne. Et Livourne, qui est à quatre heures d'ici, c'est Florence, c'est Rome, c'est Gênes. Déjà cliente de Bastia par son trafic, l'Italie lui fournira de plus en plus la clientèle des touristes et les efforts de M. Auguste Ramelli, l'infatigable secrétaire général du Syndicat d'initiative, tendent à resserrer encore les liens qui unissent les deux grandes sœurs latines. Gardez-vous cependant de croire que Bastia est une ville italienne. Bastia, comme toute la Corse, est corse — c'est-à-dire française.

Quant au vieux port, c'est une merveille de grâce, de vétusté, d'harmonie.

Bastia commande quatre régions absolument distinctes, quatre séries de paysages et de types. Et j'écris quatre pour simplifier, car je commence à me perdre parmi tant d'évocations. La Balagne avec Belgodère, Ile-Rousse et Calvi; la Casinca avec Vescovalo, Loreto et Penta; la Castigniccia avec Orezza, Morosaglia, Alesani, Cervione; le Cap Corse avec



Calvi. — Vue prise de la citadelle



Ota (Cl. Cardinali)

pays dont les moindres masures racontent l'histoire du passé. Voilà un plaisant séjour d'hiver pour les délicats, amis du farniente. Ile-Rousse est, avec Calvi, le port le plus rapproché du continent. Ceux que n'effraient pas sept heures de traversée — exactement six heures cinquante-six — pourront prendre ici contact avec la Corse et retourner à Nice par le paquebot suivant. Promenade d'autant plus agréable que les environs sont charmants. Il faut citer en particulier le couvent de Corbara, naguère occupé par les frères prêcheurs de l'ordre de Saint-Dominique.

Vingt kilomètres séparent Ile-Rousse de Calvi. Mais en Corse, vingt kilomètres c'est de quoi renouveler complètement un décor. Calvi est, en effet, un paysage africain. Ici, comme à Bonifacio, il y a deux villes superposées, deux mondes. En bas, la marine, un port minuscule bordé de maisons blanches, ouvert sur un golfe bordé de hautes montagnes. En haut, la citadelle, un dédale de rues étroites encombrées de masures branlantes entourées de murailles plongeant à pic dans la mer. Calvi est le pendant de Bonifacio.

La Casinca m'a révélé un autre aspect de la Corse. Comment exprimer ici la reconnaissance que je dois à don Luis Luigi qui m'ouvrit si largement, pendant deux jours, les portes de la vieille maison paternelle, à Loreto ? Grâce à ce commentateur précis et enthousiaste des mœurs patriarcales, j'ai pu renouer le fil du passé et vivre, à ses côtés, les temps révolus. Nous avons quitté Bastia à midi, par une chaleur étouffante. Le soir, après deux heures de chevauchée sous la pluie, nous séchions devant la cheminée nos lourdes bottes.

Mais la sombre demeure de Loreto est accueillante à ceux qui passent. Jamais le voyageur ne fait en vain appel à l'hospitalité corse. Ici, comme à Penta, comme partout ailleurs, il y a toujours un lit pour celui qui passe, un couvert pour celui qui a faim.

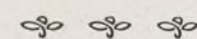
Le papier commence à se rétrécir sous mes doigts, et j'aurais encore tant de choses à écrire, sur la Castigniccia, la Châtaigneraie.



Monte-Rotondo (Cl. Cardinali)

Elle a joué dans l'histoire un rôle capital. Elle était le grenier de la Corse, c'est grâce à elle que la Terre de Commune put lutter constamment contre les Génois. Elle fut le dernier rempart de l'indépendance. Morosaglia est la patrie de Pascal Paoli. Les cendres du héros, rapportées d'Angleterre en 1890, reposent dans la maison paternelle. Ne manquez pas ce pieux pèlerinage. La Castigniccia s'enorgueillit à bon droit de posséder la station thermale d'Orezza dont les eaux ont acquis une renommée universelle. La source est située sur la rive droite du Fiumalto, au pied du San Pedrone, dans une forêt de châtaigniers séculaires, à 360 mètres d'altitude.

La Corse, chacun le sait, possède la gamme la plus riche et la plus variée des eaux minérales. Je ne puis que citer les plus importantes : Pietrapolo, Dirza, Guagno, Guitera, Baracci, Caldaniccia, Puzichello, en renvoyant le lecteur au savant ouvrage du Dr Pascal Zuccarelli, qui s'est particulièrement consacré à leur étude. Quant aux stations d'été, elles sont répandues un peu partout, à une altitude variant entre 300 et 800 mètres. C'est dire qu'il y en a pour tous les goûts et tous les tempéraments et que la Corse est non seulement habitable, mais bienfaisante pendant toute l'année, selon l'étage où l'on élit domicile. Sainte-Marie-Siché, Cauro, Morosaglia, Campile, Evisa, Vivario, Vezzani, Ghisoni, Saint-Pierre-de-Venaco, Penta, Loreto, d'autres coins encore, peuvent être recommandés comme séjour d'été. Il ne leur manque que des installations modernes pour devenir, à l'instar de la délicieuse et fraîche Vizzavona, des stations climatiques. C'est bien simple, la Corse, si petite, est un monde. Il suffit de monter ou de descendre, suivant la saison, pour y trouver une température constante.



Nous n'en avons pas fini avec Bastia. J'ai gardé pour la fin la belle surprise. La tournée du



La marine de Porto

Cap Corse est à Bastia ce que la tournée] des Calanches est à Ajaccio, c'est-à-dire une tradition.

Deux mots d'explication. Le Cap Corse est une presqu'île longue de 40 kilomètres, large de 12 à 15, parcourue par une chaîne montagneuse dont les plus hautes pointes, le Monte Stello et la Cima delle Follice, atteignent 1.305 mètres d'altitude. Une route carrossable, tantôt épanouie au bord de la mer, tantôt taillée en corniche dans les escarpements rocheux, contourne le formidable éperon. Comme nous sommes en Corse, dans le pays au multiple visage, vous pensez bien que ce territoire présente au moins deux aspects : la côte orientale, plantureuse et verdoyante ; la côte occidentale, abrupte, découpée en fines dentelures. Le tour du Cap comporte 108 kilomètres et se termine à Saint-Florent, d'où l'on revient à Bastia par le défilé de Lancone ou le col de Teghime.

Le Cap Corse est une région particulière, habitée par une population particulière. Le *Capo Corsino* semble taillé sur le modèle de son rocher, dont la pointe effilée, pareille à la proue d'un navire, s'avance hardiment vers le nord, vers l'Europe, vers la vie. A l'encontre du Bonifacien, isolé sur la poupe ronde de sa haute falaise qui lui fait tourner le dos à la mer, l'homme du Cap la regarde avec l'ardeur d'un conquérant prêt à s'élancer. Et il s'élance, il échappe à la molle séduction de la Méditerranée, il court sur l'Océan, vers les Amériques, ces terres promises de l'activité latine, où sa ténacité, sa souplesse lui permettent de dominer facilement l'indolence et la morgue espagnoles. Mais il garde, chevillé au cœur, l'amour du pays natal et il n'a qu'une envie, revenir y terminer ses jours au milieu des siens dans la belle maison neuve, fruit tardif et savoureux de son labeur. Quant aux autres, car la chance ne sourit pas à tous, ils utilisent sur place leurs dons remarquables et



Scala de Santa-Regina, près de Corte



Les pins de la Restonica



Vue générale de Corte, prise du pont de la Restonica (Cl. Breteau)

bénéficient largement de la richesse ambiante. Car les *Capo Corsini*, malgré leurs prodigieuses facultés d'assimilation, restent toujours des Corses et ils conservent dans la fortune la simplicité, la dignité, la modestie de bons camarades que le succès n'a pas grisés.

Cette région est donc doublement intéressante tant par sa beauté naturelle que par le caractère, nettement différencié, de ses habitants. Au cours de ses 108 kilomètres, le paysage n'a pas une défaillance. Erbalunga dort sagement au bord des flots à l'abri de sa vieille tour génoise. J'ai gardé le souvenir d'une rare bouillabaisse arrosée de crûs généreux, — Biancolellas, Creminèse et Muscat du Cap, — et d'une causerie sur les galets du petit port avec une compagnie d'anciens capitaines au long cours habiles à narrer leurs aventures. Plus loin le caractère du décor s'accroît. Il est charmant dans le territoire de Luri, immense jardin planté de cédratiers et de citronniers, sévère au delà, vers le col de la Serra qui coupe la pointe extrême du Cap. Alors, c'est Morsiglia, Barretali avec leurs hameaux dispersés dans la verdure au flanc de la montagne, la vallée de Canari, le village de Nonza juché sur une plate-forme noire qui tombe à pic dans la mer. Ensuite une échappée sur un horizon large : le golfe de Saint-Florent et toute la côte septentrionale, jusqu'à Calvi.

Saint-Florent, grâce à sa proximité de Bastia, 23 kilomètres, est un but d'excursion classique. Cette ville morte qui compte 720 habitants est une des plus séduisantes retraites de la Corse. Nulle autre, si ce n'est peut-être Ile-Rousse, ne me donna une telle impression de douceur. C'est un lieu tendre, apaisé, où viennent s'éteindre les bruits du monde. La mer elle-même semble dormir au pied des collines qui arrêtent le vent.

J'imagine que les heures, à Saint-Florent, doivent s'écouler plus lentement, j'imagine qu'il n'y a pas d'heures ici, qu'il y a simplement des matins clairs, des journées limpides, des crépuscules mélancoliques, des nuits sans rêves. Saint-Florent commande d'ailleurs la région du Nebbio. On peut de là rayonner vers Murato, Oletta, le désert des Agriates, plus de seize mille hectares inhabités dont les seules maisons sont une vingtaine de bergeries. Le retour à Bastia s'effectue par le col de Teghime ou le défilé de Lancone, qui terminent le plus heureusement du monde la belle tournée du Cap.



Les pins du Monte-Rotondo

pos devant un tournant de route, j'ai dû courir à travers des paysages classiques. Je n'ai pas répondu à vos questions, je n'ai parlé ni du maquis, ni de la vendetta, ni des bandits. Je n'ai démoli aucune légende.

Si j'ai péché, ce fut par omission. J'ai essayé d'exalter la Corse dans ce qu'elle a de plus sensible, la beauté. En prenant la plume pour tracer le commentaire de ces images, je n'avais point d'autre objet. C'est par sa beauté que la Corse doit vous attirer, c'est par sa beauté qu'elle doit vous retenir.

Quant à sa misère, vous saurez bien la deviner sous ses haillons magnifiques.

Car vous serez conquis, et vous aimerez de tout votre cœur la Corse, cette terre française, cette île méditerranéenne,

Me voici au bout de mon papier. Je viens de relire ces



Le Cap Corse. — Nonza (Cl. S. Damiani)



Le Cap Corse. — Erbalunga

notes et je me demande si vous les lirez jusqu'au bout. Elles sont confuses et incomplètes, elles manquent d'unité, de précision. Je n'ai pas su trouver le ton qui convenait, ni le plan, ni le cadre, ni la méthode. Pour avoir bavardé hors de pro-

injustement délaissée par la métropole, et qui reste la plus noble, la plus vénérable et la plus charmante de nos provinces.

HENRY SPONT.

A l'exception des quelques clichés empruntés aux collections de MM. Cardinali, Breteau et S. Damiani, les photographies reproduites dans ce fascicule ont été prises, spécialement pour le Figaro Illustré, par l'auteur, M. Henry Spont.



Le Cap Corse. — Morsaglia (Cl. S. Damiani)

Chronique Immobilière

Un aimable lecteur du *Figaro Illustré* m'écrit pour savoir quelle est la situation du vendeur d'immeubles qui n'est pas payé intégralement, et s'il est prudent de la part d'un propriétaire de vendre à tempérament.

La réponse est très simple : en partant, bien entendu, du principe que l'immeuble est vendu ce qu'il vaut seulement, il n'y a aucun danger à vendre partie du prix payée comptant, partie payée à terme.

Evidemment, vendre sans rien toucher à la signature du contrat est peut-être imprudent, mais il en est tout autrement si une partie du prix est réglée immédiatement.

Posons des chiffres : X... vend sa maison de campagne 50.000 francs. L'acquéreur ne verse que 25.000 francs à la vente. Le surplus est payable à terme par annuités.

Quelle garantie possèdera le vendeur pour ce solde de 25.000 francs ? Le *privilege de vendeur*. Le Code a en effet établi au profit du vendeur non payé un droit de privilege qui passe avant toutes les hypothèques qui pourraient être inscrites après la vente du chef de l'acquéreur. Rien de plus légitime, d'ailleurs. L'acquéreur ou ses créanciers ne peuvent avoir la prétention de bénéficier d'un immeuble sans préalablement en payer la valeur.

En conséquence, que peut-il arriver au vendeur ? De deux choses l'une : ou son acquéreur le paie régulièrement et alors tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes, ou alors l'acquéreur, trop facilement oublieux de ses devoirs, ne paie pas.

Alors M. X..., usant de ses droits, signifiera commandement et exercera des poursuites. Il saisira et fera vendre l'immeuble par-devant le tribunal. Si des amateurs se présentent pour acheter, M. X... touche d'eux le solde de sa créance. S'il ne se présente pas d'amateurs, M. X... reprend l'immeuble pour la somme qui lui reste due et l'opération est donc des meilleures.

A la vérité, M. X... aurait encore un autre moyen. Il pourrait assigner son acquéreur en résolution de la vente pour non-règlement du prix et en paiement de dommages-intérêts.

Le chiffre des dommages-intérêts alloués par les tribunaux est, en général, égal aux acomptes versés. Il ne faudrait pas, cependant, que ces acomptes fussent trop élevés. Le choix de l'une ou l'autre procédure dépendra donc des circonstances de fait.

En résumé, je le répète donc : un propriétaire peut, sans danger, vendre ses immeubles partie du prix comptant, partie à terme.

Dans le Puy-de-Dôme, je puis indiquer un tissage à reprendre. Il y a toute l'installation, bâtiments d'usine, force motrice, machines, etc. Il existe un pavillon d'habitation pour le propriétaire ou le directeur. Cette usine pourrait très facilement être changée de destination, si un amateur le désirait. Je puis fournir tous les détails aux personnes que cette usine intéresserait.

A La Celle-Saint-Cloud, je connais deux terrains à bâtir particulièrement bien situés. Prix 20.000 francs chaque. Il y a là une affaire à enlever.

A Maisons-Alfort, je puis indiquer une petite maison de rapport (5.000 francs par an), dans un quartier neuf, que l'on aurait pour un prix avantageux. Je possède toutes les indications utiles à ce sujet.

Dans le Jura, j'ai une jolie propriété à vendre. Son prix : 140.000 francs. Or, le revenu est de 10.000 francs par an, produit par la location des terres et des bâtiments d'exploitation, la récolte des fruits, etc. On trouverait donc dans cette affaire un revenu

très intéressant pour les capitaux engagés et en sus la jouissance d'une maison de campagne agréable et d'un beau parc.

Je puis encore indiquer d'autres affaires à traiter, notamment près de Vichy, en Auvergne, dans l'Ouest. Il suffirait de m'écrire pour que je procure toutes les indications voulues.

J. CHASSINAT,
Avocat.

Pour tous renseignements, m'écrire
77, boulevard Saint-Michel, Paris.

Notes et Informations

LA ROUE TOURNE

Le retour aux larges bandeaux, mollement ondulés, qui semblent gonflés par un souffle de vent, s'affirme assez nettement, et l'on ne saurait nier qu'ils vont à ravir à certains visages d'expression douce ou rêveuse. Avec eux, il faut le chignon bas, attaché sur la nuque sans rien d'apprêté ou de factice, du moins en apparence. Personne n'ira pénétrer les mystères de la torsade, elle peut être fausse à condition de n'en pas avoir l'air, mais il importe que les cheveux soient assez abondants pour ne laisser voir qu'une raie fine entre les bandeaux, sans quoi tout le charme de cette coiffure serait perdu...

Ces souples bandeaux ont rendu les femmes jolies pendant près de vingt ans, les portraits de Winterhalter en témoignent, il n'y a donc aucune raison pour qu'ils nous enlaidissent et, plus privilégiées que nos devancières, nous avons, avec l'Extrait Capillaire des Bénédictins du Mont-Majella, la possibilité de donner à nos cheveux une vitalité, une épaisseur, un brillant que ne procuraient guère les philocomes de l'époque, pour la plupart poisseux ou gras.

L'Extrait Capillaire se trouve, authentique, chez M. l'Administrateur Senet, 35, rue du Quatre-Septembre, au prix de 6 francs et 6 fr. 85 franco.

FLEURS A LA MODE

On hésite bien souvent à orner de fleurs un vase de valeur, signé d'un maître verrier. Avec les fleurs stérilisées du *Palais des Fleurs* (46, rue des Petits-Champs), on peut garnir sans danger les vases les plus



Œillets de Séville.

fragiles, car ces fleurs ne demandent aucun soin et durent indéfiniment. De plus, comme les vraies fleurs, elles ont leur parfum.

La plus belle fleur stérilisée, cette saison, est l'œillet de Séville grenat foncé, qui est d'un très bel effet décoratif.

Le dahlia cactus, le pois de senteur sont également les nouveautés de cette année. Ils donnent une légère et séduisante décoration.

LA MODE

CHEZ J. PAQUIN, BERTHOLLE ET C^e

La rumeur d'après laquelle la mode allait abandonner les étroits fourreaux pour osciller vers les crinolines n'a pas été sans vous causer un certain émoi, chères lectrices. Et aussitôt, de toutes parts, vous vous êtes écriées : Verrons-nous cet hiver la jupe ample ? Bien que les prédictions autorisées semblent l'indiquer, la révolution n'aura rien de radical. Cette saison encore, nos élégantes conserveront la fine silhouette à laquelle la mode nous a accoutumées et malgré les caprices de la fantaisie déesse il est un costume qui restera toujours la base de notre toilette — chic — je veux parler du costume tailleur, sans cesse rénové tout en gardant sa ligne sobre et



Modèles de J. PAQUIN, BERTHOLLE ET C^e.
43, Boulevard des Capucines

impeccable, enfin le tailleur tel que l'ont créé J. Paquin, Bertholle et C^e, les grands couturiers du 43, boulevard des Capucines. Leurs toutes dernières créations donnent bien l'impression de bon goût et de distinction qui caractérise leur signature. Les nouveaux modèles confectionnés dans des tissus exclusifs de leur maison : ottomans à franges, velours de laine et tissus double face, comportent la jaquette plus longue, très garnie de soutache ou de broderies compliquées, sauf pour les tailleurs en satin souple noir à envers de couleur qui ne supportent pas d'autre ornement que les revers formés par le retour de l'étoffe ; une innovation de la mode consiste également dans l'élargissement du bas de la manche ; par contre, la jupe, avec moins d'exiguïté, reste droite. Les franges étant encore l'engouement de la saison, j'ai pu voir un modèle dont la jupe, donnant l'illusion d'une tunique terminée par un effilé à même le tissu, était du plus gracieux effet.

Mais, mon Dieu ! que de fourrures. On en met partout. Le bas des jupes s'alourdit de bandes de skungs, d'opossum ou de chinchilla, la même garniture souligne également le bas des manches. Pour cet hiver que l'on prédit extrêmement rigoureux, on verra une profusion de fourrures. J. Paquin, Bertholle et C^e

en possèdent un stock merveilleux et ils la travaillent si bien qu'elle garde à la femme toute sa sveltesse ; on y retrouve le même souci de la ligne et la coupe irréprochable qui ont fait la réputation de ces maîtres réputés. Ajoutons que cette excellente maison vient d'agrandir ses ateliers de fourrures en même temps qu'elle s'attachait des coupeurs spéciaux de premier ordre.

N'oubliez pas que vous ajouterez à votre charme en vous chapeautant avec chic. Or vous savez qu'en chic, J. Paquin, Bertholle et C^e s'y connaissent. Aussi, allez jeter un coup d'œil sur les chapeaux exposés actuellement dans leurs salons, et... je ne vous dis que ça...

L'ART DE RAJEUNIR

Certaines femmes, coquettes à leur façon qui n'est peut-être pas la bonne, boiraient du vitriol pour gagner un centimètre de tour de taille et conservent des mèches décolorées, ni blanches ni grises, tirant sur le jaune, capables à elles seules de majorer de dix ans leur extrait de naissance.

Oh ! Mesdames ! quelle erreur est la vôtre, qu'il vaudrait mieux pour vous être un peu trop potelées et avoir une chevelure aux teintes franches, vraie parure de la jeunesse et la perpétuant par sa présence !

Vous allez me dire que vous redoutez les teintures. Soit, chacun son avis, mais personne ne saurait craindre le moindre dommage de la Poudre Capillus, cette bonne petite préparation de la Parfumerie Ninon, 31, rue du Quatre-Septembre, grâce à laquelle les cheveux reprennent leur nuance primitive sans être teints ni mouillés. Existait en tous les tons bruns et blonds, la Poudre Capillus vaut 5 francs et 5 fr. 50 franco, 31, rue du Quatre-Septembre.

CHRYSANTHÈME.

Chronique médicale

La femme, être sensible, a toujours été soucieuse de sa beauté. Malheureusement, l'agitation de la vie quotidienne, avec ses soucis, ses tristesses plus ou moins fréquentes, ses maladies, ne lui permettent pas de la conserver longtemps intacte ; et on comprend que la femme se soit adressée aux artifices et cosmétiques, pour l'aider à empêcher de flétrir, du moins avant l'âge.

Mais si de tout temps elle a usé d'eaux de Jouvence pour lutter contre l'affront du temps et de l'âge, il faut convenir qu'elle n'a pas souvent réussi, car c'étaient des produits quelconques, préparés sans connaissances spéciales, sans autorité médicale.

Un beau teint naturel vaut, certes, mieux que n'importe quel artifice. Mais enfin lorsqu'on a besoin de faire appel aux cosmétiques, il faut le faire du moins avec une extrême prudence et s'adresser aux produits sûrs et agissant bien.

Parmi ces préparations, les *Produits de Beauté du D^r Clarkson*, 97, rue Saint-Lazare, à Paris, représentent sûrement la première marque du monde. Il suffit de dire qu'à l'Exposition de Bruxelles, ils ont obtenu à l'unanimité une médaille d'or. Le contrôle médical qui s'y opère est aussi une bonne garantie d'excellence des produits.

D^r SERRE.

COURRIER DU DOCTEUR

Yucca. — Relisez ma chronique de février en attendant votre passage à Paris.

Bien inquiète. — Eau de rose et eau oxygénée, de chaque 500 grammes. La nuance est assez jolie. On fait plusieurs applications avec une petite éponge après avoir bien dégraissé les cheveux.

LE MOIS FINANCIER

A l'heure où nous écrivons, nous ne savons pas encore quelle solution sera donnée au différend franco-allemand. Mais ce que nous savons et ce que nous constatons une fois de plus avec plaisir, c'est que les incertitudes de la situation politique n'ont eu aucune répercussion sur la situation économique du pays. On trouvera peut-être que nous revenons souvent sur cette question du rendement des impôts. C'est qu'en vérité, il est difficile de trouver un *criterium* plus sûr que les plus-values des contributions indirectes. Or, les recettes du mois d'août marquent une augmentation notable et portent à un chiffre vraiment remarquable les plus-values des huit premiers mois de l'année.

En effet, le produit des impôts et revenus indirects s'est élevé, pour le mois d'août dernier, à la somme de 275 millions 499.300 francs.

Par rapport aux évaluations budgétaires, ces chiffres accusent une plus-value de 19.181.025 francs, et par comparaison avec les recouvrements effectués pendant la période correspondante de 1910, une augmentation de 27.758.300 francs.

Pour les huit premiers mois de l'année 1911, les plus-values sur les évaluations budgétaires s'élèvent à la somme de 294 millions 616.200 francs. Par comparaison avec les recouvrements pendant les huit premiers mois de 1910, on constate une augmentation de recettes de 358.947.500 francs.

On ne peut méconnaître l'éloquence de ces derniers chiffres. Nous ne voulons, certes, faire de comparaisons désobligeantes pour personne. Mais il est bien permis de dire que ces plus-values montrent une activité économique que rien n'a interrompu, et qui a continué à s'exercer avec la plus sereine persévérance.

Un des facteurs de cette tranquillité solide, c'est évidemment la Banque de France. Il paraît qu'on aurait l'intention, dans certains milieux, de demander la dénonciation de son privilège. Celui-ci expire en 1920. Mais d'après une clause du contrat, il peut être révoqué en 1912, « en cas d'insuffisance notoire et d'incapacité de la Banque ». Il faudrait, dans ce cas, qu'une loi fût votée en 1911 : d'où l'initiative à laquelle nous faisons allusion.

Il est permis de dire que, en tout état de cause, et quand bien même on pourrait faire valoir des griefs sérieux contre la Banque de France, le moment serait singulièrement choisi pour jeter la suspicion sur un établissement dont le crédit et l'encaisse jouent un si grand rôle au point de vue de nos ressources de guerre. Mais nous nous hâtons d'ajouter qu'il faut véritablement avoir bien peu examiné la question pour songer à faire intervenir des griefs d'insuffisance ou d'incapacité. La prospérité de notre premier établissement de crédit suffirait à y répondre. Le montant des billets de banque en circulation s'élève à 5 milliards 500 millions. L'encaisse or à 3 milliards 700 millions.

Le montant des comptes-courants et dépôts s'élève à 426 millions, le portefeuille commercial à 889 millions, les avances sur titres à 426 millions et les impôts payés à l'Etat à 3.725.100 francs.

La Banque fait gratuitement un important service de trésorerie pour l'Etat. Cette dernière charge a porté, en 1909, sur la somme de 11 milliards 398 millions. Elle a augmenté ses succursales, créé des bureaux auxiliaires et porté le nombre de places bancables à 512 au lieu de 317, chiffre prévu par la loi de 1897.

Enfin elle a consenti à l'Etat de considérables avances sans intérêts.

M. Klotz, ministre des finances, nous annonce qu'il boucle son budget de 1912 avec très peu d'impôts nouveaux. Tout au plus paierons-nous quelques millions pour avoir le droit d'y voir clair une fois le soleil couché. Car enfin, c'est extraordinaire, mais c'est vrai : le gaz et l'électricité n'étaient pas encore imposés !

Cependant, comme il manquait encore 160 millions plus ou moins (nous écrivons de mémoire, et l'on nous pardonnera, s'il y a lieu, une légère erreur : en pareille matière, nous n'en sommes point, n'est-ce pas, à quelques millions près), donc, comme il manquait environ 160 millions, le ministre a fait un arrangement avec la Compagnie de l'Est qui va liquider immédiatement sa dette envers l'Etat, soit environ 160 millions. Et voilà le budget bouclé par « une combinaison de trésorerie ».

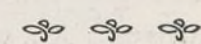
Comment la Compagnie de l'Est se procurera-t-elle ces 160 millions ? Par une émission de bons remboursables à raison de 10 millions par an.

Et dès lors, on est amené à faire ce raisonnement : si la Compagnie peut faire face à ces paiements annuels de 10 millions vis-à-vis des porteurs de bons, elle eût aussi bien pu effectuer ces versements à l'Etat. Donc, le budget actuel bénéficie de 160 millions, mais les budgets futurs seront privés de 10 millions par an jusqu'à concurrence de 160 millions. La combinaison de trésorerie est donc à peu près celle d'un pensionné qui se fait avancer d'un coup dix années de sa pension. On ne saisit pas bien en quoi elle est avantageuse.

Si, au contraire, les recettes de la Compagnie ne lui permettent pas de trouver dans ses propres ressources le montant de ces annuités, comme celles-ci sont, de par le contrat, inscrites au compte de la garantie

d'intérêt, l'Etat rendra, annuellement, de la main droite, ce qu'il aura reçu en une fois de la main gauche.

De telle sorte que nous, contribuables, nous aurons infailliblement, en compensation de ce qu'on ne nous demande pas ces 160 millions cette année, l'obligation de les payer en seize ans, soit qu'ils manquent aux budgets futurs, soit qu'ils manquent à la Compagnie de l'Est.



Le marché, sans être fortement impressionné par la situation internationale, a néanmoins subi dans une certaine mesure l'influence de l'ambiance, qui s'est traduite surtout par de l'irrégularité.

La Banque Alsacienne de Paris a procédé, le 20 septembre, à l'émission de 165.000 obligations première hypothèque 5 0/0 or de 505 francs de la Compagnie de Port Argentine chemin de fer « Grand Central ». Ces titres, émis à 462 fr. 50, jouissance 1^{er} juillet 1911, avec un revenu net annuel de 25 fr. 25 net d'impôts, constituent un placement dont le taux ressort à 5,45 0/0 sans tenir compte d'un écart de 42 fr. 50 comme prime d'amortissement.

Nous ne doutons pas que cette émission ait obtenu le succès qu'elle semblait mériter par les avantages auxquels elle donnait lieu.

PERLÈS Frères

15, Rue du Helder, PARIS (IX^e)

Téléphone { 134.63, 1^{re} ligne
279.84, 2^e ligne
200.37, 3^e ligne

Adresse
télégraphique :
Pauperlès-Paris

ANNUAIRE DE LA BANQUE, DE LA BOURSE ET DU MONDE DES AFFAIRES

édité sous le haut patronage de la

Chambre Syndicale des Banquiers et Changeurs

L'Edition 1911 de l'**Annuaire de la Banque, de la Bourse et du Monde des Affaires**, publié sous le haut patronage de la *Chambre syndicale des Banquiers et Changeurs*, a été très remarquée. Cet ouvrage constitue un manuel pratique à l'usage des Banquiers, Changeurs, Remisiers et de leur Personnel. Il a été l'objet d'une révision approfondie et de notables améliorations y sont apportées chaque année. Indépendamment des listes des Banquiers de Paris, des départements et de tous les pays étrangers, il donne celle des Journaux économiques et financiers ; — la composition des différents syndicats financiers ; — le tableau des obligations fiscales concernant les valeurs mobilières ; — la nomenclature des Sociétés en faillite ou en liquidation ; — les Sociétés étrangères abonnées au Timbre français ; — les Sociétés dont les titres sont cotés au Parquet et à la Coullisse, ainsi que de nombreux renseignements d'une utilité générale. L'ouvrage ainsi présenté constitue un

Recueil professionnel indispensable au monde des affaires.

Il forme un volume in-18 de 1.214 pages, cartonné

Le prix en est de 12 francs, pris dans les bureaux de l'Annuaire

27, Boulevard des Italiens, à PARIS (Téléphone 316-18)